64e ANNÉE DÉCEMBRE 1921

LA REVUE SPIRITE

FONDÉE EN 1858
PAR
ALLAN KARDEC

Directeur : Jean MEYER

TOUT EFFET A UNE CAUSE.
TOUT EFFET INTELLIGENT A UNE CAUSE INTELLIGENTE.
LA PUISSANCE DE LA CAUSE INTELLIGENTE
EST EN RAISON DE LA GRANDEUR DE L'EFFET

HORS LA CHARITÉ - POINT DE SALUT

Morts qui sont revenus pour affaires personnelles

Voilà un titre d'article qui peut paraître bizarre à plus d'un lecteur : Ames qui se manifestent pour affaires personnelles, engagements non tenus, paiements de dettes, etc. Mais avons-nous le droit de préjuger quoi que ce soit? Ne devons-nous pas nous affranchir de toute prévention? La méthode scientifique ne doit-elle pas avoir une indépendance complète?

La première objection qui s'impose à nous est de chercher une explication dans la mentalité même des observateurs. Les transmissions de pensée peuvent expliquer certains phénomènes attribués aux morts, qui nous semblent revenir d'outre-tombe, bien qu'il s'agisse très vraisemblablement, en beaucoup de cas, d'émanations de notre monde vivant.

Notre « inconscient », ou, si l'on préfère, notre « subconscient » est un récepteur de sensibilité variable suivant les sujets, et, à la fois un réservoir prodigieux d'impressions latentes. Les unes, sous certaines influences extérieures, physiques ou psychiques, par un processus encore mal déterminé, surgissent de cet intime et mystérieux tréfonds de notre être psychique; d'autres — la plupart — y demeurent enfouies et s'y résorbent.

La pensée d'un débiteur peut s'être communiquée de son vivant, à ses enfants

et rester pendant des mois dans leur cerveau, impression cachée, insoupçonnée, confondue dans toutes les autres impressions latentes, mais non détruite ; puis, sous une cause inconnue, en des circonstances favorables, s'isoler, surtout en rêve, se formuler et émerger, claire, définie, de l'obscur subconscient. Il peut en être de même pour la place secrète d'une réserve d'argent.

Ce n'est qu'une hypothèse, mais elle est digne d'attention. N'y aurait-il, dans ces manifestations, qu'un nouveau témoignage des facultés inconnues dont l'être humain est doué, que cette acquisition, si modeste soit-elle, pour la science nouvelle, doit être prise en considération : avant de nous élancer dans la vie future, efforçons-nous de mieux connaître la vie terrestre.

La parole n'est pas indispensable pour exprimer la pensée, car il y a parfois transmission de pensée non formulée. J'en connais, pour ma part, nombre d'exemples scientifiquement contrôlés par des expériences.

La parole est une des dernières conquêtes de l'espèce humaine. Avant d'employer le langage articulé, nos lointains ancêtres se comprenaient entre eux en poussant des cris — comme les animaux, d'ailleurs — cris significatifs. Aujourd'hui, servis par la parole, nous sommes incapables de comprendre tout ce qu'il y a de muette compréhension dans les expressions du monde animal.

A propos de la transmission de pensée, mon savant ami le docteur Coste de Lagrave, m'a communiquée, entr'autres, l'expérience suivante, qui lui est personnelle :

« Je choisis, dit-il, une feuille d'arbre. J'imprègne ma pensée de son aspect ; je me l'incorpore *psychiquement*, à tel point que je suis sûr de la reconnaître, par la suite, entre cent mille autres. Je rejoins, à une cinquantaine de mètres de là, le sujet sensible. Il se bande les yeux, je prends son pouce, dans la main, et moi, pensant à la feuille à désigner, je le suis. Il court, très vite, me tirant après lui, s'arrête à l'endroit où se trouve la feuille, étend la main libre, et la passe délicatement sur la feuille que je m'étais désignée et que j'avais choisie quelques minutes auparavant. Cela résulte de la transmission de pensée non formulée.

« Je me suis mis aussi souvent que possible en relation avec ces transmetteurs de pensée, surtout pour voir s'il n'y avait pas de supercherie, et pour faire des expériences par moi-même. La transmission de pensée est une faculté qui existe réellement, mais qui est plus ou moins développée. Chez certains sujets, elle l'est puissamment. La réceptivité de la pensée non formulée peut être également très développée, et certains sujets donnent des résultats remarquables. »

Ainsi parle le docteur Coste de Lagrave, dont le cours de psychologie est apprécié depuis fort longtemps à Paris. J'ai fait moi-même, autrefois, des expériences analogues avec Ninof et Clovis Hugues (*L'Inconnu*, p. 316), qui prouvent, de leur côté, la réalité des transmissions de pensée. Et l'on peut se souvenir également de mon expérience faite avec Charcot, à la Salpêtrière, dont j'ai parlé au chapitre « La pensée productrice d'images » de mon volume *Autour de la Mort* (p. 98).

Il a été publié, depuis plus d'un siècle, 28 ouvrages importants sur *les rêves*, le premier par Maine de Biran (1792), le dernier par Yves Delage (1920), en passant par l'un des plus classiques, celui d'Alfred Maury (1866) ; je les ai tous devant moi,

et je dois avouer qu'aucun d'eux n'a encore donné l'explication totale et définitive du rêve.

Comment décider si une apparition — ou telle autre manifestation — d'une personne décédée est quelque chose de plus qu'une simple hallucination subjective, si un rêve est produit par un esprit extérieur au nôtre?

Nous ne pouvons arriver à un résultat que par des analyses attentives.

Prenons quelques exemples significatifs. Je vais mettre sous les yeux de nos lecteurs un certain nombre d'observations personnelles qui m'ont été communiquées. Comparons et jugeons ensemble.

La lettre que voici m'a été adressée de Nice, il y a quelque temps déjà, le 23 juin 1899 :

« Une dame de Paris, des plus honorables et très pieuse, m'a affirmé que son père, mort depuis plusieurs jours, lui est apparu à onze heures du soir, pendant qu'elle veillait dans son lit (sans doute rêvait-elle). L'ayant tout d'abord rassurée de la frayeur à laquelle elle était en proie, il lui prescrivit de payer la dette (que sa fille ignorait absolument) d'une certaine somme qu'il devait à un individu, qu'il désigna. Toute préoccupée de cet événement extraordinaire, la dame se leva de bon matin, et en ouvrant sa fenêtre, la première personne qui se présenta à sa vue, fut précisément le créancier désigné par le « défunt ». Elle s'empressa de le faire entrer, quoique à une heure indue, pour lui demander si son père ne lui était pas redevable d'une somme quelconque. L'individu répondit affirmativement et précisa même la somme indiquée par le trépassé !

« Je vous certifie ce fait comme le tenant d'une personne en laquelle j'ai toute confiance. Sans croire aux apparitions des revenants, on ne peut pas s'empêcher cependant de réfléchir sur ces choses affirmées par des personnes parfaitement raisonnables, très saines de corps et d'esprit.

« Je ne me crois pas en droit d'écrire le nom de cette personne, dont je suis sûr comme de moi-même. Mais je signe en vous donnant mon adresse.

PERETTI. »

On explique généralement ces rêves en supposant que ce sont là des réminiscences de choses connues. Mais le narrateur a pris soin de remarquer que cette personne *ignorait* l'existence de cette dette.

Autre communication sur le même sujet. Celle-ci, de son côté, présente également un indice sérieux en faveur de la survivance :

Romanow, Gouvernement de Volhynie.

« Cher Maître, désireux d'être utile à vos recherches si loyales et si sincères sur les manifestations d'outre-tombe, je prends la liberté de vous signaler un fait bien connu dans ma famille et que j'ai toujours entendu raconter par les miens.

« Le frère de mon grand-père, le comte Thadée Czacki, après la mort de son père, a vu ce dernier en rêve, qui lui dit qu'il avait emprunté chez un voisin, M. N..., 100 ducats sur lesquels le prêteur n'avait pas voulu prendre une reconnaissance par écrit. Il priait donc son fils de payer cette dette pour la tranquillité de son âme.

« Mon grand-oncle traita ce rêve comme tous les rêves et n'y fit pas attention.

« Le lendemain, le même songe se répéta exactement de la même manière. Alors mon grand-oncle fit atteler immédiatement pour rendre visite à son voisin, et l'ayant questionné, apprit qu'en effet, il avait prêté 100 ducats, mais n'en avait aucune preuve écrite. Mon grand-oncle pays, et son père lui apparut encore une fois, venant le remercier.

« Je serais charmé si cette histoire peut vous être utile. Je puis en garantir l'authenticité, car tous les membres de ma famille l'ont toujours considérée comme certaine. »

HENRI STECHI.

Objection : Nous pouvons supposer que le fils a pu entendre parler par son père de ce prêt de 100 ducats, l'avoir oublié et avoir perçu cette dette en rêve, associée à son père sous une autre forme. La générosité et le désintéressement du prêteur avaient pu le frapper à la date de l'événement. Mais cette objection n'est qu'une hypothèse. Celle du défunt loyal revenant rappeler cette dette à son fils et l'invitant à la régler est une autre hypothèse, que nous n'avons pas le droit de récuser.

Nous étudions. Considérons tous les cas et discutons-les.

La manifestation suivante, trois jours après la mort, paraît bien établie. Elle m'a été communiquée d'Hyères, le 31 mai 1899. Ce récit a été fait au narrateur par une voisine, digne d'estime à tous les points de vue, « simple, véridique et sincère ».

« Il y avait trois jours, dit-elle, que nous avions perdu notre père, par une prompte mort (congestion cérébrale). Et comme c'était l'habitude à la maison que mon père fût chargé de toutes les dépenses, lui seul tenait l'argent et le plaçait, selon ses idées un peu bizarres, dans certains endroits plus ou moins cachés à nos regards.

« Après les funérailles, lorsqu'on voulut remettre tout en ordre, ma mère, pour payer certaines notes urgentes, se mit en quête de chercher la somme qui servait au commerce de la maison et à tout autre besoin, et que, à coup sûr, mon père avait cachée quelque part. Cette somme devait être tant soit peu importante.

« Toute la famille, composée de ma mère, de moi-même et de deux garçons, se mit à la recherche de cette somme. Nous cherchâmes depuis le grenier jusqu'au fin fond de la cave, sans plus de résultat que si nous n'avions pas cherché du tout. Ma mère était désespérée, comptant sur cet argent pour continuer notre commerce et subvenir à d'autres dépenses ; nous ne savions plus à quel saint nous vouer, et nous étions tous plongés dans la plus profonde désolation.

« Dans le courant de la troisième nuit, entre onze heures et minuit, tout à coup j'entendis des pas descendre les escaliers qui conduisaient au grenier à foin ; ces pas s'arrêtèrent sur le palier où se trouvait la porte de ma chambre, et, instantanément, j'entendis soulever le loquet, avec grincement de la porte. Et aussitôt la voix bien connue de mon père résonna à mes oreilles en m'appelant par trois fois : « Baptistine, mon enfant. » Comme vous devez bien penser, j'étais plus morte que vive. Ayant ma cousine couchée avec moi, je la poussai de toute la force qui me restait encore pour tâcher de l'éveiller ; ce fut inutile : elle ne broncha pas. Je répondis alors à mon père, mais d'une voix tellement émotionnée que je ne pus qu'à grand'peine articuler

ces deux mots : « Mon père ! » — « Écoute, mon enfant, me répondit-il, depuis que je vous ai laissés, vous êtes dans le plus grand embarras et dans les plus terribles angoisses à propos de l'argent que vous ne pouvez retrouver. Eh bien ! il est dans une vieille caisse où nous expédions des oranges ; cette caisse est dans la chambre derrière la cuisine. Là, dans cette caisse à compartiments, il y a d'un côté des graines de plusieurs sortes dans leur petit sac, et de l'autre, tout au fond, sous des chiffons, se trouve l'argent qui vous a causé tant de tribulations. Adieu, mon enfant... »

« Inutile d'ajouter que toute la famille fut immédiatement sur pied, et quelques minutes après nous mettions la main sur le magot. »

« Tel est le récit, auquel je ne retranche ni n'ajoute rien. »

HILARION MARQUAND.
Propriétaire, place des Palmiers.

Ayant, dans mon enquête habituelle, demandé confirmation de ce récit, j'ai reçu la réponse suivante :

« Très heureux de satisfaire vos désirs, ce matin je me suis rendu au jardin de Mme Vve Eugène Ardouin, née Baptistine Pons ; elle était occupée à cueillir des fraises. En deux mots je lui ai expliqué le but de ma visite. Nous sommes rentrés sans sa « bastide ».

« Je lui ai fait part de la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, en lui demandant si c'était bien identique à ce qu'elle m'avait rapporté sur l'apparition de son père. Elle me répondit que « c'était bien ça ».

« Je lui dis alors : « Il faut que vous me fassiez un plaisir : vous devez envoyer à M. Flammarion un récit tout simple du fait tel que vous pouvez encore vous en souvenir ». Elle se mit à sourire en me disant que cela lui était tout à fait impossible, vu qu'elle ne savait pas écrire ! J'en fus désolé. Je lui fis encore répéter comment la chose s'était passée, elle me la raconta avec plaisir, mais avec une émotion bien marquée. — « Étiez-vous bien sûre de ne pas dormir? — Oh ! bien sûre. Le bruit qu'il fit en descendant les marches du grenier était très fort ; on aurait dit qu'il traînait des chaînes avec lui. — « Mais comment se faisait-il que votre chambre à coucher — surtout une chambre de demoiselle — ne fût fermée qu'au loquet? — Eh ! mon Dieu ! répondit-elle, ce n'était pas l'habitude chez nous de fermer les portes. Nous étions en famille ».

— Et la somme en question, lui dis-je aussi, à quel chiffre s'élevait-elle?

— A 1.500 francs. Il me semble encore voir cette vieille caisse toute vermoulue pleine de sacs de graines d'un côté, et de l'autre, la somme qui nous avait tant intrigués.

« J'ajoutai enfin : « Ne serait-ce pas la grande envie de retrouver cet argent qui vous aurait fait rêver à cette somme et à votre père? » — « Non, non, reprit-elle, j'étais trop jeune à cette époque pour penser à des choses si positives que l'argent. »

« Tel est le fait arrivé ici, mon cher Maître. Sans compliments, on vous admire trop pour avoir l'idée de modifier en quoi que ce soit les documents à vous soumettre dans le but de vous aider à instruire l'humanité. »

H. MARQUAND.

Plus d'une découverte de ce genre a été faite dans les rêves. Était-ce vraiment un rêve? Ce n'est pas probable, la narratrice assurant qu'elle était éveillée, qu'elle a perçu des bruits de pas, que la porte de sa chambre s'est ouverte, qu'elle a, non pas vu, mais entendu son père, et qu'il lui a révélé la cachette *connue de lui seul*. Il est difficile de ne pas admettre, d'ailleurs, que s'il s'agit d'un rêve, ce père défunt n'en ait pas été la cause productrice. Assurément, ce mort n'est pas revenu personnellement, n'a pas descendu l'escalier, ouvert la porte et parlé, mais il a agi télépathiquement sur l'esprit de sa fille.

Audition subjective, mais réelle, déterminée par le défunt.

Les observations de cet ordre sont *fort nombreuses*. Elles ne laissent aucune incertitude à notre appréciation, et elles prouvent non seulement la survivance des disparus, mais encore la continuité de leur mémoire et de l'intérêt qu'ils peuvent porter à leurs affaires personnelles ou à celles des survivants qui leur ont été attachés.

CAMILLE FLAMMARION.

Au soir de la vie

Nous causions un jour avec un vieillard qui vivait très retiré. Son propos, empreint de quelque mélancolie, roula en partie sur la question du spiritisme qui passionne en ce moment tant de gens dans le monde entier, malgré les efforts combinés de l'Église et du matérialisme pour en enrayer le progrès. Nous avons pensé que nous pouvions sans indiscrétion le citer ici, à cause de son caractère général.

« Mon cher ami, nous disait-il sans amertume, avec un léger sourire, me voilà parvenu au bord de l'abîme, le regard tourné vers le passé auquel je ne reviendrais pas volontiers, si j'en avais le pouvoir. Il remue des souvenirs se dressant devant moi avec un visage sévère.

« Je pense, en ce moment, à ceux, parents ou amis, que j'ai laissés en chemin, depuis ma plus tendre enfance. Je les vois immobiles sous terre, à tous les degrés de la décomposition, dispersés aux quatre coins de l'horizon, membres de la Cité silencieuse où l'on tient si peu de place et où certains d'entre eux sont complètement oubliés. Je songe surtout à des êtres bien-aimés qui ont emporté avec eux des lambeaux de mon âme et dont l'image éveille toujours des émotions dans les dernières profondeurs de mon être. Je suis de même très impressionné en pensant à des camarades de collège et de faculté. Leur visage frais et réjoui me revient après trois quarts de siècle. Les bonnes journées de jadis, pleines de rêves et de jeux ! Quelques-uns, fauchés à la fleur de l'âge, n'ont pas connu les grandes épreuves. Ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux, disaient les anciens. N'y a-t-il pas un peu de vérité dans cette parole? J'ai perdu complètement la trace de la plupart d'entre eux. Traînent-ils un reste de vie dans les infirmités de la vieillesse? Sont-ils morts? Je ne vois pas comment je pourrais m'en enquérir, car, à moins d'occuper une situation très en vue, on se perd dans la foule comme un galet sur le bord de la mer.

« J'irai bientôt les rejoindre. A mon âge, les jours sont comptés. A vingt ans, l'avenir s'étend à perte de vue, paré des charmes créés par l'imagination. La proximité

de l'inévitable dénouement me donne parfois des frissons; en réalité, je n'y arrête guère ma pensée, même, chose bizarre ! en ce moment, comme si le fait d'en parler me détournait de cette vision funèbre. Cependant je me produis l'effet d'une machine qui se détraque. L'esprit — je m'abuse peut-être et vous ne voudriez pas, par politesse, me détromper — l'esprit est encore un peu actif ; quant au corps, il décline sensiblement. C'est une vieille masure qui se lézarde et, si je parviens, au moyen de quelques étais, à en retarder l'écroulement, je vois que, malgré les soins, la fin approche. Le départ de mes contemporains fort clairsemés m'est un avertissement. Je n'en suis pas épouvanté. Il faut savoir finir et je suis étonné d'avoir duré si longtemps, alors que le destin, plus dur à tant d'autres, les a supprimés dans un âge beaucoup moins avancé.

« A vous parler franchement, ce qui m'attriste le plus, ce n'est pas d'avoir épuisé la coupe de la vie, c'est d'en avoir fait un si mauvais usage. Que de manquements dont la trace, semblant à jamais effacée, reste au fond de ma mémoire, prête dans certaines circonstances à remonter à la surface ! Si je voulais récapituler mon existence, je pourrais, en y réfléchissant avec intensité, tirer de l'ombre où ils sont cachés une multitude de menus détails. Grâce à l'association des idées, ils s'appelleraient les uns les autres. Vous avez observé un phénomène singulier. Quelquefois, quand vous vous y attendez le moins, surtout pendant les insomnies de la nuit, par je ne sais quelle opération mystérieuse, se produisent des réminiscences d'incidents minuscules qui provoquent des regrets ou des remords, selon que vous avez agi sans discernement ou de propos délibéré. Vous rougissez de l'impression que vous avez pu produire, comme si vous reviviez le passé. Mon cher ami, que de motifs de s'accuser ! Que de fois j'ai négligé l'occasion de faire en temps opportun mon devoir ! La résolution d'agir dans le sens du bien eût projeté sur ma voie des clartés. Si l'on se plaçait uniquement au point de vue inférieur du plaisir, on envierait le sort des individus vulgaires qui, parce qu'ils n'ont ni tué ni volé, sont en paix avec eux-mêmes. J'estime que nous ne devons pas hésiter à chercher, dans un sérieux examen de conscience, la punition de nos manquements à la loi morale, ce qui n'est certes pas une réparation suffisante, car il faudrait, pour se disculper complètement, refaire sa vie, de manière à accomplir les devoirs qu'on a négligés.

« Que puis-je tenter à mon âge, avec des forces considérablement diminuées et un avenir si borné? Je voudrais pouvoir abolir mon passé et ne pas laisser plus de traces dans la mémoire de mes semblables que la rame du batelier n'en laisse dans l'eau. J'éprouverais une sorte de volupté à disparaître ainsi, à ne plus sentir les dards trop mérités de la critique attachés à ma chétive personne. Mais enfin, puisque j'ai faibli, je dois humblement accepter cette expiation. Laissez-moi avouer que je m'accuse avec une amère satisfaction. D'ailleurs, cet oubli dans lequel il me plairait d'être enseveli, je l'obtiendrai dans peu de temps. Mettons à part quelques individus parvenus à la célébrité et dont le nom se perpétuera répété par des érudits ; dans un petit nombre d'années, il ne sera pas plus question de nous sur cette terre que si nous n'y étions pas apparus. Eussions-nous des archives de famille, cette survivance d'un nom enfoui dans de vieux papiers serait si peu de chose qu'il ne vaudrait pas la peine d'en parler. Les petits-fils de nos petits-fils ignoreront tout de nous, à moins qu'un portrait suspendu au mur d'une chambre ne rappelle imparfaitement notre visage.

« Si la vie se bornait au mince résultat que nous en voyons, elle serait bien insignifiante, même lorsqu'on n'a pas été un vulgaire oisif. Nos bonnes œuvres nous survivent grâce à leurs conséquences inévitables, quoique le nom de l'ouvrier soit effacé, et, s'il nous était donné de les suivre dans leurs innombrables évolutions, nous les retrouverions, après de longues années, dans l'organisme social, parce que rien ne se perd. Mais, en nous plaçant à ce point de vue, la destinée de l'homme apparaît encore si misérable que la raison en est offusquée. Non seulement je n'ai pas fait de mes facultés l'emploi que me prescrivait la conscience ; je me sens, par l'effet de ma condition naturelle, semblable à un monument dont on aurait construit des fragments pour le laisser ensuite inachevé. On distingue nettement dans la partie exécutée l'indication d'un plan grandiose ; au moment de la mort, cette œuvre pleine de promesses s'effondre, de sorte que l'architecte paraît avoir travaillé en vain à la façon d'un insensé. Les destinées individuelles, objectera-t-on, figurent dans un ensemble toujours en voie de développement où elles trouvent leur raison d'être. Cependant cet ensemble n'a pas le caractère des personnalités qui le constituent. Celles-ci ont des aspirations bien définies qui ne sont jamais satisfaites ici-bas. La Nature, en les créant, aurait donc commis une absurdité, s'il n'y avait pas une suite à ce commencement pour lui donner un sens raisonnable. L'idée de l'immortalité de l'âme occupe, dans la religion, une place aussi importante que celle de Dieu dont elle est une conséquence logique. Il est inadmissible que l'Artiste Suprême ait mis dans l'homme des tendances destinées à ne pas aboutir.

« Le Spiritisme, je le déclare sans hésitation, me remplit l'âme de sécurité. Je suis loin, vous le savez, en signalant ses bienfaits, de méconnaître les services de la religion dont les mérites sont indiscutables, pourvu qu'on ne l'immobilise pas dans des dogmes intangibles. Je soutiens seulement que le Spiritisme apporte à l'humanité une démonstration expérimentale de la survie, ce qui ne saurait déplaire à l'esprit positif de notre génération. Grâce à la science psychique, je me confirme dans le pressentiment d'une région mystérieuse qui se révèle à nous, par des phénomènes supranormaux dont certains ne peuvent s'expliquer sans l'intervention de personnalités invisibles. C'est un domaine immense, obscur, ouvert aux investigations des savants et sollicitant de plus en plus la curiosité de la masse, malgré l'opposition des corps officiels. La présence, dans les cryptes de l'âme, de facultés ordinairement inactives et contenant le germe de manifestations stupéfiantes, je la considère comme la prophétie d'un ordre de sensations et d'idées qui se déroulera au moment de la désincarnation.

« Dans l'attente de cette surprise, je suis arrivé au soir de la vie, non avec la perspective d'une nuit éternelle, mais avec celle d'une nouvelle aurore, d'un matin radieux. Je vois poindre à l'horizon, sur les sommets des montagnes, des rayons de soleil levant qui bientôt inonderont de lumière la vallée encore ensevelie dans l'ombre. De ce point de vue, la vieillesse, malgré ses infirmités, apparaît comme un bel âge où l'âme entrevoit, dans un avenir proche, un spectacle merveilleux. Quel privilège, cher ami ! La vie, au lieu de s'éteindre brusquement dans l'horreur du sépulcre, se rallume plus éclatante sur un plan supérieur. Je ne pense pas sans rougir à mes devoirs négligés. Je ne vois actuellement qu'un moyen d'atténuer l'amertume de ce souvenir, c'est de confesser ma misère, avec l'esprit de réparer, au-delà de la tombe, mes erreurs.

Je serai appelé à exercer mon activité sur un nouveau champ de travail. Ah, je ne m'attends pas à mener une existence purement contemplative ! Il faudra lutter, grandir, gagner sa promotion par une épuration croissante de son être. Le vrai bonheur est celui qu'on a mérité. Je bénis l'Ordonnateur de l'Univers d'avoir fait de moi le porteur d'une si haute destinée. La fin s'annonce, les infirmités s'aggravent, la machine se détériore tellement que bientôt elle ne pourra plus fonctionner. Mais, dans la décrépitude du corps charnel, je me sens possesseur d'un trésor impérissable, le corps spirituel qui, riche de facultés généralement insoupçonnées, va s'épanouir. Bienheureux déclin, signe avant-coureur d'un relèvement ! Hélas ! je ne suis pas sûr de conserver, au moment critique, la fermeté qui m'est facile dans une conversation. Si vous entendez dire que, sur mon lit de mort, j'ai eu des défaillances, ne m'accusez pas trop. Peut-on savoir comment on se comportera, dans le désastre de la chair, au sein de la tempête de souffrance et de désorganisation? Quel motif d'être modeste ! Quoi qu'il en soit, le Spiritisme m'aide à glisser sans grand effroi sur la pente qui mène au précipice. »

Cet ami nous a quittés depuis plusieurs mois.

Il était allé un peu tard au Spiritisme à l'étude duquel il a consacré avec passion ses dernières années, après avoir eu contre lui de fortes préventions, ce qui l'inclinait à l'indulgence pour ses détracteurs. Un jour, le hasard le mit en relation avec une personne douée du pouvoir médiumnique. Il assista à une séance de table parlante. Ce fut pour lui une révélation. Il eut la curiosité bien louable de lire des ouvrages de choix sur un sujet passionnant et, dès l'abord, il comprit que la religion trouverait dans cette science un auxiliaire précieux, en particulier l'Évangile dont le merveilleux devenu suspect lui apparaissait désormais sous un jour favorable. La démonstration expérimentale de la survivance, quelle salutaire innovation dans une Société imbue de positivisme que les preuves traditionnelles laissent de plus en plus indifférente ! Mais se rallier à ces idées jugées bizarres, c'était s'offrir aux traits acérés de la critique. N'est-il pas étrange qu'on ne puisse penser à sa guise sans froisser une foule de gens, comme si on attentait à leur liberté? Mon ami — faut-il lui en faire un reproche? — n'avait pas le caractère d'un diplomate. Il n'était pas de ceux que la peur de se compromettre retient prudemment dans les sentiers battus. Ce qu'en dira-t-on influait peu sur la formation de ses croyances. Entrevoyait-il une vérité, il était attiré vers elle par une sorte de fascination. Il y avait chez lui plus d'ingénuité que de courage, parce qu'il ne pensait guère aux inconvénients, étant surtout préoccupé d'un avantage intellectuel et moral à conquérir. Certes, il lui arrivait d'être péniblement affecté par la sottise de railleurs qui auraient cru déroger à leur dignité en cherchant à s'instruire en une matière qu'ils estimaient fort indigne de retenir leur attention. Ils n'avaient aucune prise sur son âme. Après avoir senti une légère piqûre, il les reléguait loin de lui dans l'oubli, non par dédain, mais parce qu'il avait mieux à faire que d'insister sur ces petitesses. D'ailleurs à quoi bon se révolter contre une loi de la nature humaine? Dans tous les temps, aujourd'hui non moins qu'aux époques de profonde ignorance, les novateurs, malgré tant de découvertes, sont tenus pour des excentriques. On ne les brûle plus en grande pompe comme au moyen-âge : c'est un progrès. Puisque vous ne courez guère que le risque de susciter des médisances, élevez-vous assez haut

pour qu'elles ne puissent pas monter jusqu'à vous. Il y aurait vraiment trop de puérilité à s'interdire la jouissance d'un bien, parce qu'il se trouve des aveugles pour ne pas l'apprécier. Si ce vieillard avait renoncé au Spiritisme, il eût sans doute évité certains sourires ; mais aussi de quel profit ne se serait-il pas privé ! On prend la liberté de vous le proposer comme modèle.

(A suivre.) ALFRED BÉNEZECH.

Quelques réflexions philosophiques [1]

IX

Justification de l'hypothèse

Mais ce n'est pas sous cet aspect d'ordre sentimental qu'une hypothèse comme celle dont il s'agit doit être envisagée. C'est avec un esprit scientifique qu'il convient de s'assurer qu'elle s'adapte rationnellement aux faits, dont elle doit rendre compte et dont elle doit constituer le « fait générateur » probable.

Le spiritualisme orthodoxe, avec sa conception d'une âme immortelle imitant son évolution aux épreuves d'une seule vie terrestre, répond suffisamment, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus, à deux des questions que soulève le problème de la destinée de l'homme. Il lui dit ce qu'il est et où il va, mais, escamotant un peu trop la troisième question, il est assez embarrassé pour lui dire d'où il vient. On ne peut supprimer cette lacune qu'en admettant pour l'âme une lente évolution, la prenant dans les bas-fonds de la vie matérielle, pour la conduire jusqu'aux hauteurs éthérées où règne la vie purement spirituelle, en passant par une longue série d'existences. Par cette évolution s'expliquent immédiatement les inégalités que nous constatons dans les naissances, puisque chaque âme arrive sur terre avec le développement essentiellement variable qui résulte de ses existences antérieures.

Par cette évolution s'expliquent aussi très aisément les inégalités de durée des vies terrestres, chaque âme ne prolongeant son incarnation que pendant le temps que les conditions de sa transformation rendent nécessaire.

Est-il besoin enfin de faire remarquer qu'en admettant cette évolution, on rétablit, dans la vie universelle, cette puissante harmonie que tout semble proclamer, tandis que l'orgueil humain s'obstine à la détruire. Par elle la vie humaine se relie à la vie animale, et même à la vie végétale, et se rattache aussi à cette vie qui, sur les innombrables planètes de l'univers, comme sur notre petite terre, doit éclore et se développer avec une prodigieuse fécondité.

L'hypothèse formulée plus haut apparaît donc, d'après ce premier aperçu, comme susceptible de fournir sur la destinée humaine les éclaircissements les plus probables. Elle mérite donc d'être l'objet d'un examen complet qui mette bien en évidence l'accord entre le fait générateur qu'elle suggère et les faits multiples que nous constatons.

Tout d'abord, il convient peut-être d'examiner ce qu'on pourrait appeler le fait négatif, celui qui ne se produit pas et cependant, suivant l'opinion la plus

(1) Voir *Revue spirite* : Mai, Juin, Août, Octobre, Décembre 1920, Février, Août, Octobre 1921.

commune, devrait se produire, si l'hypothèse en question était légitime. Ce fait est, dans le cas actuel, l'absence de tout souvenir précis, chez les âmes incarnées, des existences passées. Beaucoup de personnes, en effet, repoussent *a priori* l'hypothèse des incarnations multiples, parce que si elles avaient autrefois vécu sur la terre, elles s'en souviendraient. Newton aussi, par un raisonnement analogue, repoussait, pour expliquer la lumière, l'hypothèse des ondulations, parce que si un pareil mouvement avait lieu, les ombres n'existeraient pas (1).

Un pareil raisonnement a été depuis longtemps, pour la lumière, comme il peut l'être demain pour la pluralité des existences, mis en contradiction avec les faits, car il repose sur une erreur de logique dont il est facile de se rendre compte. Quand nous instituons une hypothèse, pour coordonner et expliquer un groupe de faits, il faut qu'elle donne le fait générateur d'où découlent rationnellement les faits envisagés et, si ce résultat est obtenu, on peut la tenir pour acceptable jusqu'à ce qu'un fait nouveau la fasse modifier ou changer. Mais on n'est pas logiquement en droit de renoncer à l'hypothèse, pour ce seul motif qu'elle doit avoir comme conséquence un fait qui ne se produit pas. Avant de déclarer que telle hypothèse entraîne tel fait, et que, le fait ne se produisant pas, l'hypothèse doit être rejetée, il faudrait démontrer d'une façon irréfutable, qu'entre l'hypothèse et le fait considéré, il y a une relation forcée de cause à effet, ce qu'il est manifestement impossible de faire, dans la plupart des cas et, en particulier, dans celui dont il s'agit.

En effet, comment pourrait-on affirmer que notre mémoire doit conserver nécessairement des traces précises des existences antérieures, alors qu'elle ne garde qu'un souvenir vague, pour ne pas dire nul, des premières années de la vie présente.

Malgré toutes les recherches des savants, les phénomènes dont la mémoire est le théâtre, sont bien obscurs et nous sommes loin encore d'avoir même entrevu les lois qui les régissent. Que faut-il penser, par exemple, de ces étranges cas d'amnésie, où toute une période de la vie s'efface brusquement du souvenir et, au bout d'un temps plus ou moins long, se représente de nouveau dans la mémoire, comme si rien ne s'était passé? Dans l'hypothèse de la pluralité des existences, il est peut-être permis de supposer qu'un phénomène analogue se produit normalement, et que le souvenir des vies passées s'endort au moment de l'incarnation, pour se réveiller au moment de la désincarnation.

Ce souvenir est-il même toujours complètement endormi?... Parfois certaines personnes, arrivant en présence d'un monument ou d'un paysage qu'elles n'ont certainement jamais même aperçu au cours de leur existence actuelle, éprouvent une sensation indéfinissable de *déjà vu* qui les trouble et les déconcerte. Cette impression n'est-elle pas provoquée par une réminiscence d'un voyage accompli dans les mêmes lieux au cours d'une vie antérieure? N'est-ce pas une impression analogue qui peut expliquer l'attrait ou la répulsion que nous ressentons en présence de gens soi-disant inconnus, mais avec lesquels nous avons été peut-être en relations dans une autre vie? Que doit-on dire enfin de ces cas, considérés comme morbides par les savants, où un sujet spécialement organisé, placé dans un état somnambulique, vient faire sur ces vies passées, des révélations singulièrement déconcertantes (2).

(1) *La lumière*, par TYNDALL, page 63.
(2) *Des Indes à la planète Mars*, par le Dr FLOURNOY.

Rien n'est plus étrange et plus déroutant que les manifestations de la mémoire qui, tantôt s'obscurcit de nuages inexplicables, tantôt s'éclaire de lueurs imprévues, conserve un souvenir en apparence banal et est complètement impuissante à rappeler celui qu'il semblerait utile de fixer. N'invoquons donc pas l'absence du souvenir des vies passées pour repousser l'hypothèse des incarnations multiples. Rien ne nous autorise à le faire. De ce manque de souvenir on ne saurait en aucune façon déduire logiquement que notre vie actuelle ne fait pas suite à d'autres vies analogues. D'ailleurs, cet oubli de tout le passé n'est pas aussi complet que l'on paraît, en général, le supposer. Bien des réveils de mémoire, de nature étrange et inexpliquée, semblent, ainsi qu'on vient de le voir, prouver le contraire.

Si l'hypothèse des incarnations multiples est d'accord avec les faits qu'il s'agit d'expliquer et n'est en contradiction avec aucun d'eux, elle est scientifiquement recevable et permet de constituer un corps de doctrine que l'on peut accepter, aussi longtemps qu'un fait nouveau ne viendra pas la contredire.

Les faits avec lesquels l'hypothèse en question doit s'accorder, peuvent se diviser en deux groupes. Le premier comprend les manifestations de la vie dans l'ensemble de l'Univers, telles que nous les constatons sur la terre et telles que nous sommes conduits à les supposer sur les autres planètes, non seulement de notre système solaire, mais de tous les systèmes analogues qui circulent dans l'immensité des espaces stellaires. Le second comprend les faits humains proprement dits, c'est-à-dire tous ceux qui intéressent l'état physique ou l'état moral des hommes, comme la naissance et la mort, les maladies et les infirmités, la supériorité des intelligences, l'élévation ou l'abaissement des sentiments, les aspirations bonnes ou mauvaises des individus et des foules, les relations amicales ou hostiles entre les groupements sociaux.

Tous ces faits sont d'une multiplicité et d'une variété singulièrement déconcertantes et, s'il fallait les passer tous en revue, le travail à faire serait inextricable. Il faut donc se contenter d'examiner les principaux d'entr'eux et, après avoir constaté qu'ils sont en parfait accord avec l'hypothèse faite, on attendra que les circonstances permettent de faire peu à peu sur les autres la même constatation.

Général ABAUT.

Apparitions

Je demeure stupéfait chaque fois qu'un négateur du phénomène spirite affirme péremptoirement, avec ce petit air de supériorité si familier aux ignorants :

« Il est extraordinaire que les manifestations *post mortem*, si elles sont réelles, se présentent si rarement. Le propre des phénomènes scientifiques est de pouvoir être reproduits à volonté « dans des conditions données ».

Je demeure stupéfait, car ce négateur, si fréquent et toujours identique à lui-même, ne s'aperçoit pas qu'il fournit la réponse naturelle à son objection.

« Dans des conditions données », voilà, en effet, la base expérimentale de la reproduction « à volonté » des phénomènes scientifiques.

Or, toute découverte scientifique, avant de faire l'objet d'expériences *répétées* et *constantes*, a dû s'étayer sur une longue suite d'observations des « faits naturels

ou spontanés ». Le Spiritisme, considéré comme science, ne pouvait échapper à cette règle et l'on peut dire qu'il se trouve encore, sauf sur certains points, dans la période des observations. Des savants d'avant-garde s'efforcent d'élucider le *processus expérimental* du phénomène spirite, mais cette élucidation, si elle avance progressivement, n'est pas encore totalement réalisée et il faudra attendre, pour reproduire « à volonté » le phénomène spirite, que soient scientifiquement et totalement connues les « conditions » essentielles de sa manifestation.

On sait déjà quelque chose dans ce sens, après les remarquables travaux des métapsychistes venant confirmer les observations plus empiriques des spirites de tous temps. On sait déjà — et on le prouve — qu'avec le concours de tel médium (les modalités si diverses de la médiumnité demeurant encore assez obscures dans leur essence) et dans des conditions connues d'expérimentation, tels phénomènes d'un ordre déterminé se déroulent dans des conditions rigoureusement analogues.

Le professeur Crawford a, notamment, réalisé cette régularité expérimentale dans l'étude des faits de télékinésie, ou mouvement d'objets sans contact, comme Mme Bisson, le docteur Geley et tant d'autres l'ont réalisé dans l'étude des phénomènes de matérialisation.

Quand les métapsychistes, poursuivant leurs travaux méthodiques dont l'importance n'échappe pas aux spirites rationnels, auront ainsi, à force d'études et de recherches, déterminé, *pour tous les phénomènes du spiritisme*, les « conditions » de l'expérience ; quand ils en auront déterminé les lois, élucidé le processus organisateur, alors on sera bien près de cette régularité et de cette constance dans la reproduction expérimentale en lesquelles certains veulent voir le seul criterium des faits scientifiques.

Mais, en attendant, la question est suffisamment avancée, les travaux suffisamment nets et précis pour que l'on puisse dire, avec Bergson, que la preuve incombe bien plutôt à ceux qui nient qu'à ceux qui affirment.

Ce qui prouve nettement que la « science spirite » n'est pas encore en possession de tous les éléments du problème, c'est que les phénomènes *spontanés*, c'est-à-dire d'observation pure, demeurent encore plus précis, plus flagrants, plus prodigieusement déconcertants que les phénomènes *provoqués*, c'est-à-dire les faits expérimentaux.

Les ouvrages des spirites comme G. Delanne et C. Flammarion, contiennent des récits très nombreux d'apparitions, parfaitement contrôlées, de morts, de mourants ou de vivants (1).

En dehors de cette documentation que tout le monde devrait connaître avant d'aborder la discussion de la thèse spirite, il existe de nombreux cas isolés, dont les témoins ne se font connaître qu'accidentellement, et tous les spirites, tous les psychistes en connaissent peu ou prou.

Voici, par exemple, deux faits inédits, dont j'ai reçu personnellement communication d'un témoin direct et qui tirent leur valeur objective, à mes yeux, non seulement du fait que les phénomènes signalés ont été *vus* par plusieurs personnes à la fois, mais encore de cet autre fait, très important, que le témoin qui me les signale est une

(1) *Les fantômes matérialisés des vivants et des morts.*

personne absolument inaccessible à l'hallucination, d'un tempérament très peu impressionnable, et ignorante, au moins à l'époque du premier fait, de la conception spirite de la survivance et de la possibilité de manifestation des invisibles, en un mot, nettement matérialiste (ce qui élimine l'hypothèse de l'auto-suggestion).

Je tiens à citer intégralement le document dont il s'agit :

« Cher Monsieur,

« Sachant combien vous vous intéressez aux divers phénomènes occultes, permettez-moi de venir vous narrer deux faits assez surprenants qui me sont arrivés voici quelques années.

« Le premier de ces faits s'est passé bien avant que je ne m'intéresse aux sciences occultes, et remonte déjà à 1892 : j'habitais une ville de province (1) et je m'étais rendue auprès d'une de mes belles-sœurs, pour y déjeuner, vers 11 h. 1/2 du matin. Nous étions *toutes deux* dans le fumoir, quand nous entendons sonner à la porte d'entrée, et *le valet de pied introduit* un de nos très bons amis à qui *nous ne trouvons pas bonne mine* (il souffrait d'une phlébite) et le lui disons ; *il nous répond* que c'était sans importance, mais qu'il était très pressé et n'avait pas voulu *partir* sans nous dire au revoir, et, malgré notre insistance, il partit tout de suite.

« A peine était-il parti que mon frère rentre et nous lui disons la visite de notre ami.

— Vous rêvez ! nous dit-il, *notre ami est mort subitement à 11 heures*, ce matin, en descendant l'escalier de l'Hôtel de Ville, et je sors de chez lui.

« Jamais mon frère n'a consenti à admettre que nous avions eu la visite de notre ami, quoique le valet de pied l'ait parfaitement vu.

« La seconde manifestation s'est produite, des années après, en 1901, et, à ce moment, je m'intéressais beaucoup à ces questions. J'étais, à cette époque, dans le château de mon père, dans la sauvage Ardenne. J'y habitais avec mes deux enfants, leur gouvernante et un vieil ami de mon père.

« C'était au mois de juillet ; j'étais dans mes appartements particuliers, vers 11 heures du soir, et j'étais en train d'écrire, le dos tourné à la porte de ma chambre, par laquelle on devait passer pour pénétrer dans mon boudoir. A côté dormaient mes enfants.

« Quand soudain *j'entends la porte de ma chambre s'ouvrir*, puis celle de mon boudoir. Instinctivement, je me retourne pour voir qui entrait chez moi à cette heure, et je me vis en face de mon beau-frère, que je savais très malade depuis longtemps. Je n'avais pour celui-ci qu'une sorte d'indifférence, vu que nous avions, depuis des années, cessé de nous voir — et son état de santé ne m'avait pas préoccupée.

« Revenue d'une certaine émotion, je le vis me tendre la main et me dire qu'*il me demandait pardon des ennuis qu'il m'avait occasionnés*, et qu'*il partirait tranquille* s'il avait la certitude que je lui pardonnais.

« Je l'assurais de mon pardon et il partit comme il était venu.

« Son aspect était celui d'un homme très malade, dont les vêtements étaient trop larges.

(1) En Belgique.

« Je vous avoue que je restais un moment perplexe, me demandant si je n'avais pas rêvé.

« Le lendemain matin, à 5 h. 1/2, la femme de charge vint me prévenir que le vieil ami de mon père partait par le premier train, ne voulant pas rester un instant de plus au château. Je me rendis auprès de celui-ci et il me dit que « René » (le nom de mon beau-frère) *était entré dans sa chambre la nuit, lui avait dit au revoir*, et qu'il ne voulait plus rester *dans un château hanté !*...

« Malgré toutes mes bonnes paroles, il partit, je le reconduisis au train et à la gare on me remit le télégramme *m'annonçant le décès de mon beau-frère*, survenu *la veille au soir, dans son château situé à 50 kilomètres de celui de mon père*.

« Voyez si ces deux faits peuvent vous intéresser ; vous me connaissez assez pour savoir que je ne suis pas susceptible d'avoir des hallucinations. Entre temps, trouvez ici, cher Monsieur, etc...

F. G. DE B...

Ces deux faits curieux, déconcertants en dehors de l'hypothèse spirite, prodigieusement précis dans leur manifestation collectivement contrôlée, ces deux faits pris entre mille tendent à prouver, comme je le disais plus haut, que les phénomènes *spontanés* atteignent, généralement, un degré de netteté et de perfection auquel, malheureusement, les phénomènes *provoqués*, expérimentaux, sont loin de prétendre, au moins pour l'instant.

Et ceci prouve, je le répète, que nous ne connaissons pas encore, dans son processus expérimental, le phénomène complet des apparitions, des matérialisations, processus dont les travaux des métapsychistes déroulent petit à petit la trame mystérieuse.

Ceci prouve que nous ne connaissons pas encore *toutes les conditions* de l'expérience, si l'observation mille fois répétée, *nous prouve* qu'il existe, pour les mourants et pour les morts, comme pour les vivants, une possibilité de se manifester à nos yeux.

Un fait est acquis pour tous ceux qui ont étudié de près le problème, pour tous ceux qui ont bien voulu accepter d'étudier le dossier formidable des manifestations *post mortem* : ce fait, c'est la survivance de quelque chose qui est *l'essence même de l'être*, et que nous appelons l'esprit, par une nécessité inéluctable de désigner toute chose par un nom.

Dans les apparitions à distance de fantômes *matérialisés* au point d'être pris pour les personnes réelles et corporelles par les témoins, est-ce un prolongement du corps physique qui se manifeste, alors que ce corps physique est en décomposition, sinon complètement désorganisé?

Mais, même alors, l'objection des matérialistes demeurerait : pourquoi tous les morts ou tous les mourants ne *se prolongent-ils pas*, ne se manifestent-ils pas ainsi à distance, pourquoi le phénomène est-il si rare dans sa plénitude impressionnante?

Pourquoi? parce qu'il ne s'agit pas d'un phénomène mécanique, physique — soumis comme *tous* les phénomènes de cet ordre à la constance et à la répétition automatique — mais d'un phénomène transcendant, dont la cause est *indépendante*,

relativement *volontaire* et *libre*, dans tous les cas non soumise à l'automatisme, et toutes ces qualités, tous ces attributs, ce sont justement les qualités, les attributs que la science physio-psychologique est obligée de reconnaître, du vivant même de l'homme, à son « conscient » seul, c'est-à-dire encore à son *esprit*.

Au fond, la grande résistance que l'hypothèse spirite — seule valable dans les cas cités plus haut — rencontre dans les milieux dits rationnels et positifs, provient de ce que trop souvent les hommes ont peur des « mots ». Le mot « esprit » effraie beaucoup de personnes qui craignent de voir, dans son acceptation, une diminution de leur positivisme et de leur rationalisme, alors que c'est justement dans leur négation *a priori*, inconséquente et ignorante la plupart du temps, que l'on serait justifié à voir l'irrationalisme, le manque total de positivisme et de froide logique.

J'ai dit souvent : si l'on acceptait d'étudier les phénomènes psychiques et métapsychiques sans esprit préconçu, selon la rigoureuse méthode scientifique, ce n'est pas à l'hypothèse matérialiste que l'on arriverait immédiatement après l'examen impartial des phénomènes, mais à l'hypothèse spiritualiste ; parce que tous les faits psychiques et métapsychiques, considérés sans parti-pris et en dehors de toute hypothèse préalable, débordent de tous côtés le dogme matérialiste dans lequel on essaie vainement de les enserrer.

Mais, pour reconnaître cela, il faut : premièrement, avoir étudié de très près la question ; deuxièmement — quand on est réputé *homme de science* — avoir le courage d'un Oliver Lodge.

Et ça, malheureusement, c'est très rare.

L. GASTIN.

Moulages et Matérialisations

J'ai lu, avec d'autant plus d'intérêt, le récit des expériences faites à l'Institut Métapsychique que déjà, le *11 février 1889*, avec Mlle Louise comme médium, j'avais obtenu, en pleine lumière, le moulage d'une main de femme.

Voici comment cette expérience est rapportée dans les procès-verbaux du *Groupe Amitié*, à Lyon.

« De nombreux essais avaient été tentés sans succès, le médium ne voulait pas croire à la réussite de ce phénomène et nous engageait fortement à y renoncer, lorsque, sur mes instances, le 11 février 1889, une nouvelle épreuve fut tentée.

J'avais préparé moi-même le vase de paraffine et celui d'eau froide ; pendant la séance, le médium me dit : « Je crois bien qu'il y a quelque chose dans le vase d'eau froide. Esther, un de nos guides, a mis sa main dans la paraffine et elle s'est plainte que le récipient était trop petit. Regardez. »

Il y avait en effet dans le vase d'eau froide le moulage d'une main, dont les quatre doigts réunis sont plus petits que ceux du médium. Le moule est creux bien qu'il ait été refermé par la paraffine retombant sur elle-même. C'est le seul phénomène, de ce genre, que nous ayons pu constater et dont je conserve la preuve dans mes archives. »

Un autre phénomène, bien plus intéressant, et que j'ai observé plusieurs fois, tant au *Groupe Amitié* qu'au *Groupe Espérance*, est la matérialisation de créations fluidiques opérées par nos Guides.

Voici la relation de ces curieux phénomènes, obtenus en pleine lumière, alors que les médiums étaient mis, par moi, en somnambulisme lucide.

« *Le 16 février 1886*, me sentant fatigué, je demande à nos Guides ce que je dois faire pour calmer les douleurs d'estomac que j'éprouve : « Attendez, me répond Mlle Louise, en somnambulisme, nos amis vont vous donner un remède. Je les vois ; ils assemblent des fluides, les condensent pour en former de petites perles phosphorescentes. Qu'elles sont jolies !... Ce sont des pilules..... Tenez, les voilà. » A ces mots, elle tendit ses bras en avant, et dans ses mains, en catalepsie, ou sur le tapis où nous les avions vues tomber, nous trouvâmes « 19 » dix-neuf pilules que je pris suivant les instructions qui me furent données. Le 23 *février* le même phénomène devant se reproduire, je demandai à nos Guides où je pourrais me procurer des pilules semblables pour éviter au médium la fatigue que lui causait leur matérialisation. « Vous n'en trouverez nulle part de pareilles en pharmacie, me répondit Mlle Louise : ce sont nos Guides qui les préparent eux-mêmes, spécialement pour vous. » Ce soir-là il m'en fut donné onze. Le *26 février*, j'en reçus encore vingt-deux. De ces dernières, je n'ai gardé qu'une seule, en souvenir de ce phénomène. Ces apports de pilules s'étaient déjà produits le 13 janvier 1885 et le 27 janvier de la même année.

J'ajoute que la pilule que j'ai conservée s'est réduite de plus de la moitié, depuis le jour où elle me fut donnée, et que personne ne pouvait supposer que j'étais malade et que j'allais formuler une telle demande.

« Pendant la dématérialisation, me dit Mlle Louise, je vois les molécules composant les objets se dissocier, s'écarter une à une tout en conservant leurs positions respectives. Elles ont alors des proportions beaucoup plus grandes, mais la forme initiale ne change pas. Dans ce nouvel état, qu'elle appelle fluidique, ces objets ne sont plus soumis aux lois de la pesanteur, de l'impénétrabilité. Ils peuvent traverser la matière sans y laisser de trace, et se conserver indéfiniment sans altération. Pour la matérialisation, le phénomène inverse se produit : les molécules composant le corps reprennent leur place primitive ; mais ce travail s'opère brusquement et nécessite pour le médium une déperdition, parfois assez grande, de force psychique. Suivant que l'effort a été plus ou moins grand, la catalepsie est partielle ou complète. Mais quel qu'il soit, tout phénomène s'obtient toujours au détriment des forces du médium et sa santé pourrait se trouver compromise si ces faits étaient reproduits trop fréquemment. C'est pour cela que les médiums à effets physiques ont besoin de récupérer leurs forces avant de rechercher de nouveaux phénomènes. »

Voici un phénomène du même genre, mais non moins intéressant et qui s'est produit au *Groupe Espérance*, avec une ampoule rouge de 16 bougies, à la réunion du 11 mai 1914.

« Pendant la séance rouge, nous formons la chaîne, je tiens dans ma main droite la main droite de Mlle Victorine. Les deux médiums appuient leurs mains sur les nôtres et ma main gauche agit sur les leurs. Mlle Bédette dit que ses doigts sont glacés. Mme L... voit les pierres dans les fluides, elle demande des forces et nous prie de

chanter. Mme D... voit aussi les pierres fluidiques. Je demande aux médiums de faire un effort pour obtenir un résultat. Je vois, alors, distinctement, un cube transparent de la grosseur d'un décimètre, se former devant moi, au-dessus des mains de Bedette ; il me paraît en verre, vert, je le vois alors se condenser à mes yeux et tomber sur la main du médium Bedette, puis rebondir sur mon avant-bras droit. Je pense qu'il a dû tomber sur le tapis, mais je le sens remonter dans ma main droite et venir se glisser au milieu de la main de Mlle Victorine, qui n'a pas fait un mouvement et tient ma main fortement enlacée A la lumière blanche, lorsque nous séparons nos mains, nous trouvons une pierre, taillée en forme carrée, ressemblant à une émeraude.

Voici le témoignage de Mlle Victorine à ce sujet :

« *Lyon, le 20 mai* 1914.

« Je soussigné Victorine R..., certifie que, pendant la séance du 11 mai, à la lumière rouge (ampoule de 16 bougies), étant réunis, au nombre de dix personnes pour notre séance hebdomadaire :

1° Lorsque j'ai mis ma main droite dans celle de M. Sausse, il n'y avait absolument rien, ni dans sa main ni dans la mienne ;

2° Pendant toute la durée de séance rouge, nos mains sont restées étroitement paume contre paume ;

3° *Lorsque le phénomène s'est produit, j'ai senti la matérialisation se glisser dans ma main* ;

4° Lorsque la lumière blanche fut faite (ampoule 32 bougies), nous avons séparé nos mains, il y avait dans le creux de la main de M. Sausse, une pierre verte, semblable à une émeraude taillée en diamant, comme il est dit au procès-verbal de la séance.

« En toute sincérité, je signe cet te affirmation.

Victorine R... »

Nous avons au *Groupe Espérance* vu ce phénomène se reproduire douze fois et une bague offerte par nos Guides, au médium Bedette, a été faite de toutes pièces en séance du 9 juillet 1911 à fin juillet 1914

Tels sont, parmi bien d'autres, les phénomènes que j'ai pu constater et dont je puis certifier d'autant mieux l'authenticité qu'ils se sont tous produits en pleine lumière, pendant que les sujets étaient en état de somnambulisme.

Henri SAUSSE.

Une conférence du professeur Santoliquido [1]

Me trouvant à Paris, en août 1908, avec plusieurs missions à remplir, j'avais préparé mes plans et pris mes dispositions d'après une direction déterminée et mûrie.

Or, un tour rapide dans les bureaux me montra que rien ne concordait avec mes plans. J'en fus très contrarié. Le médium était à ce moment à Paris, chez sa belle-mère, dont j'étais aussi l'hôte. Je revins auprès d'elle, dans une pénible préoccu-

(1) Voir le numéro du mois de Novembre.

pation d'esprit, et celle-ci, remarquant ma préoccupation, me demanda ce que j'avais, en s'accoudant machinalement sur une chaise. Aussitôt, la chaise se mit à bouger et à épeler la phrase suivante : « Roch, demain tu auras la preuve que les insuccès d'aujourd'hui assureront les succès réels et qu'il aurait été mal pour toi, si les choses s'étaient passées comme tu le désirais ! »

Et il en fut en réalité ainsi.

Dans une circonstance analogue où je m'étais également trompé, la table dit : « Méditez la foi et l'espérance. Même le meilleur pilote sait qu'il n'est pas toujours le maître et que se laisser conduire quelquefois ne veut pas dire abandonner son navire ! »

Au mois de mars 1908, je note une double communication rappelant un peu le phénomène de correspondances croisées.

Me trouvant à Londres, des amis me firent assister à une séance du médium King.

Je reçus la communication suivante : « Ce voyage à Londres aura de l'importance pour toi, importance uniquement pour les intérêts que tu défends. »

Le même jour, à Rome, Louise écrivait : « Je ne peux dire que peu de choses aujourd'hui, car la présence de Roch me serait nécessaire pour m'expliquer. J'ai souvent été auprès de lui. En ce qui concerne ses affaires à Londres, je suis content pour lui. Je dis pour lui, parce que, pour moi je pense que des conférences internationales devraient se tenir désormais pour des sujets plus importants que la maladie du sommeil. »

Au mois de juin 1908, trois séances successives furent nulles. A la quatrième, qui s'annonçait positive, le médium demanda la raison des précédents insuccès. La réponse fut : « Je n'étais pas loin, comme vous avez supposé, j'étais présent. Je n'ai pas répondu parce que c'est toi, Louise, qui m'en empêchait. Tu ne m'aides pas. Il faudrait que Roch étudiât tes facultés médiumniques. Tu es un médium spécial : avec toi n'importe quelle méthode est impossible. Adieu, mes chers ! »

J'avoue que je n'ai jamais essayé cette étude.

De semblables reproches revenaient fréquemment depuis quelques temps déjà.

Le 25 mars 1908, le guéridon, avec des paroles sévères, invitait le médium à s'améliorer, paraissant en donner le mandat à Roch. Je crus devoir observer alors que la pauvre Louise était bien malheureuse.

La table répliqua : « Tu dois sévèrement la réprimander ! »

Le médium protesta contre ces dures paroles.

Réplique : « Ce sont des paroles dures, mais justes ! »

Je déclarai ne pas comprendre le motif du reproche. Réplique : « Que tu comprennes ou non, peu importe ; tu dois être sévère. Elle pourrait nous être très utile, mais son âme inconstante m'échappe. Nous veillons sur sa vie terrestre parce que, même l'attendant avec un immense amour parmi nous, nous devons vouloir qu'elle reste encore parmi les humains. Cependant, je te répète, Roch, que je sens m'échapper cette inconstante. Je te prie d'y veiller et, encore une fois, d'être sévère. »

En avril 1909, communication analogue et plus vive encore : « Il est inutile que je persiste à vous donner des explications, du moment que vous négligez tout ce qu'on vous dit de faire ! »

J'observai que le reproche n'était pas justifié et que les paroles de notre communicateur étaient toujours méditées et approfondies dans nos âmes. Réplique : « Pas dans l'âme de Louise. Elle a en ce moment l'apparence d'être convaincue, mais en réalité, elle est absolument incrédule. Quant à toi, Roch, je dois te reprocher de ne pas essayer de pénétrer plus à fond d'une âme parmi les plus difficiles et les plus compliquées ! »

Le médium avoue alors qu'en réalité elle persiste dans son scepticisme. Elle était, certes, impressionnée de l'ensemble des faits que souvent elle rappelait à sa mémoire ; mais elle n'arrivait pas à se libérer d'un profond sentiment de défiance. (Je dois noter que le médium, d'une intelligence supérieure, était matérialiste, de naissance et par éducation.)

A partir de 1909 et spécialement en 1910 et 1911, l'état d'âme alla toujours se modifiant. Sa confiance devint de plus en plus vive.

En même temps sa médiumnité subit un changement : Louise n'eut plus d'avance l'intuition des paroles qui allaient venir. Elle-même ne les apprenait qu'à la fin de la communication. Elle était tellement ignorante de ce qu'elle écrivait qu'elle avait parfois de graves difficultés à déchiffrer son écriture automatique et devait recourir de nouveau au même procédé médiumnique pour voir reproduire la phrase mal écrite.

Mais si la force de la médiumnité subit des changements, le caractère général des communications resta le même.

En 1912, il y eut des places vacantes au Conseil d'État. Je n'étais pas candidat, mais par contre, les compétiteurs étaient nombreux et l'on considérait comme assurée la nomination du directeur général de l'administration civile et du directeur des prisons. Or, le jour fixé pour la délibération du Conseil des ministres, je fus appelé au Ministère de l'Intérieur. Le ministre me demanda d'accepter une place au Conseil d'État et sur ma réponse affirmative, je fus nommé.

Or, en 1907, la table avait dit : « Dans cinq ans, Roch ira au Conseil d'État. » Je n'avais attaché aucune importance à cette prédiction.

Le matin du jeudi 13 mai 1915, lorsque devenait certain le grand changement politique qui devait ramener M. Giolitti au pouvoir et maintenir la neutralité de l'Italie dans le grand conflit, je dis, dans les cercles parlementaires : « Prenez note de mes paroles : la guerre sera ! » On se moqua de moi.

Le soir même du 13 mai, le gouvernement Salandra démissionnait, d'où redoublement d'hilarité à mon égard. Je répétai avec énergie : « Je confirme ce que j'ai affirmé ce matin : la guerre sera ! »

Or, le samedi 15 mai, le changement d'orientation était complet, comme chacun sait. Dans les cercles parlementaires, on m'attribua la connaissance de données secrètes qui m'avait conduit à parler comme je l'avais fait.

Il n'en était rien. C'était simplement le guéridon qui avait dit : « La guerre sera ! »

Je dois déclarer que mes préoccupations conscientes les plus graves ou notre volonté précise n'ont pas eu d'action sur le développement des phénomènes.

Le médium a tâché parfois de se préparer à la séance par des lectures qui lui paraissaient devoir aider les communications, les rendre plus faciles. Elle se préparait ainsi plusieurs jours consécutifs avant la séance fixée. C'était en vain.

La disparition de son incrédulité n'avait pas augmenté la valeur des résultats obtenus. Dans les trois dernières années, on peut dire depuis 1914, les séances positives sont au contraire devenues plus rares.

Nous faisions des séances hebdomadaires et à heure fixe. Nous parlions plus ou moins, le médium ayant le crayon à la main et nous restions ainsi, en moyenne, une heure. De temps en temps, à l'improviste, la conversation était interrompue par le mouvement automatique de la main de Louise.

Mais les tentatives les plus diverses pour créer une prédisposition favorable, le désir très vif d'obtenir des phénomènes ou la crainte de les manquer, nos états d'âme, nos diverses conditions de santé, tout cela s'est toujours montré comme dépourvu de toute espèce d'influence. Une seule chose importait : patiemment attendre ; converser dans l'attente. La communication venait quand elle voulait venir, toujours à l'improviste, et sans aucun rapport avec les sentiments éventuellement exprimés pendant nos conversations.

Ce qui démontre bien que notre état d'âme était sans influence sur la nature des communications, c'est le fait que, pendant toute la durée de la guerre, rien ne nous a été dit sur sa marche. Nous n'avons eu que quelques paroles relatives aux souffrances humaines, à l'insanité des hommes et au triomphe final de la justice ; mais jamais aucun détail précis. Et pourtant, le médium portait naturellement un immense intérêt à la tragédie mondiale et y pensait continuellement. C'est ainsi qu'elle m'écrivait, le 13 mars 1916 : « Je suis très abattue. Nous vivons dans un moment si tragique que la pensée a peine à supporter de pareilles émotions. Elle ne peut pas ne pas sentir un profond découragement. Comment y aurait-il dans nos âmes la capacité de sentir et de souffrir toute la douleur de l'heure présente? C'est peut-être heureux d'ailleurs, car autrement, ce ne serait pas supportable ! »

Malgré ces préoccupations si intenses, rien sur la guerre pendant les séances. Voici la communication reçue le 1er janvier 1915 :

« Chers, recevez mon salut augural. Tournez votre pensée vers les victimes du mal avec une sereine tristesse, comme il convient à ceux qui savent que le règne de la justice viendra. Chers, méfiez-vous du sentiment d'horreur que le mal inspire et regardez-le en conservant l'espérance, qui est un acte de foi, la charité, qui est un acte d'amour, la foi qui est courage, fermeté, abnégation. Soyez miens, aimez-vous, que la paix soit avec vous ! »

Le 21 juin 1915, communication analogue : « Le jour de justice et paix viendra. Je vous ai déjà dit que toutes les forces du bien et toutes les forces du mal serviront à ma victoire. »

Au cours des deux années 1916-1917, le médium reçut des communications d'un

ordre très élevé métapsychique ou moral ; mais aucun renseignement précis, aucune appréciation, aucune parole bien définie sur la guerre.

J'ai dit que je voulais éviter toute interprétation. Mais il me paraît indispensable, au point de vue strictement documentaire, de faire ressortir le contraste qu'il y avait entre l'état moral et mental du médium pendant ces années d'angoisse et l'état moral et mental qui se révèlent dans les communications.

Tout se passait comme si les messages étaient inspirés par une intelligence jugeant les choses à un tout autre point de vue que nous et planant au-dessus de nos soucis, de nos craintes et de nos espérances.

Il en résultait que chaque message, à ce point de vue, apportait au médium et à moi une grande déception. Nous espérions, nous sollicitions, de toute la force de notre âme, une phrase d'encouragement, ou d'espoir et cette phrase ne venait jamais.

Le contraste entre la mentalité normale du médium et la mentalité spéciale des communications apparaît, plus frappant encore en 1918.

Le 7 janvier 1918, Louise fut frappée par une terrible catastrophe ; elle perdit son fils Richard, jeune homme plein d'avenir, rayonnant d'intelligence et de cœur, l'idole de sa mère. Cette dernière, folle de douleur, est depuis restée inconsolable comme au premier jour.

Dans le cours de 1918 et 1919, Louise consentit néanmoins à tenter quelques rares séances. Elle n'obtint que de courtes phrases ; mais ces phrases ne faisaient aucune allusion à son fils. Cependant la pauvre mère attendait, en vain, en la sollicitant de toute son âme, une parole sur Richard, ou annoncée comme provenant de Richard. Par exemple, le 25 décembre dernier, Louise avait eu comme à toutes les fêtes, une crise plus aiguë de son chagrin. Au milieu des larmes, elle répétait toujours : « Et jamais pas un mot, pas un signe de Richard !... Ne pas savoir même s'il y a quelque chose après la mort ! » Le même jour une séance a lieu, et voilà tout ce qu'elle s'est entendu dire : « Chère, tâche de considérer la vie dans ses finalités, pas dans son apparence ! »

Je crois devoir aussi, toujours au point de vue documentaire, appeler l'attention du lecteur, d'une manière particulière, sur mon attitude personnelle pendant les séances, attitude dont j'ai déjà dit quelques mots : cette attitude a été des plus diverses, mais toujours inspirée par mon désir de me rendre compte de l'influence de ma volonté sur la genèse des phénomènes. Je supposais, naturellement, que cette influence devait être grande, étant donnée la réussite des expériences de réponse à mes questions mentales de la première année.

A plusieurs reprises, je me suis efforcé d'imposer au médium, par la concentration mentale, ma volonté, de lui dicter ce qu'elle devait écrire. L'échec a été complet, absolu.

D'autres fois, j'ai pris l'attitude contraire : je me disais que lorsqu'on est deux, il faut que l'un des deux garde le silence pour laisser l'autre parler (les deux, à cette occasion, auraient été le prétendu communicateur et moi). Je tâchai donc, pendant les séances, de faire le silence le plus complet dans ma pensée.

J'ai essayé encore d'autres méthodes, il m'est arrivé de m'absorber dans un

travail personnel. Je choisissais un sujet qui m'intéressait et mentalement, sans distraction, je l'étudiais pendant la séance comme si j'étais seul à mon bureau.

Je rédigeais l'exposé et les résolutions de telle sorte qu'il m'était possible, immédiatement après la séance, d'écrire mon travail complètement achevé et me donnant toute satisfaction.

Il m'est arrivé, également, de me plonger dans un passionnant débat intérieur relatif à quelque situation.

J'ai enfin essayé systématiquement de distraire le médium pendant toute la séance, lui parlant de sujets capables de captiver son attention ou d'éveiller en elle des sentiments émotifs sur des questions qui lui tiennent à cœur, tels que des ressentiments très vifs qui étaient en elle.

Tous ces expédients, d'autres encore plus ou moins analogues étaient très faciles à appliquer dans les séances à écriture. La main sur la main du médium, les yeux fermés, je pouvais aisément me donner l'attitude que je voulais.

Or, tous ces moyens ont été employés en pure perte. Suggestion directe, suggestion indirecte, distraction, passivité, concentration mentale, tout cela ne jouait aucun rôle dans la genèse du phénomène. Chacun de ces multiples essais n'a jamais réussi à rendre positive ou négative la séance ni à influencer le contenu des messages.

La personnalité qui se manifestait par ces messages, quelle qu'elle soit en réalité, gardait toujours absolue son autonomie apparente.

Au début, cependant, il y eut manifestation d'autres personnalités, mais cela ne dura pas. Tout se passait comme si la foule des prétendus communicateurs qui se présentaient dans les premiers temps de la médiumnité de Louise avaient été éliminés peu à peu, le communicateur ordinaire étant resté le seul maître et directeur.

Une seule exception aurait eu lieu en faveur d'un autre communicateur qui s'annonce comme mon père, et cela deux ou trois fois par an. Ce dernier parle, en effet, avec une affection vraiment paternelle et témoigne un profond respect, une véritable vénération pour le communicateur ordinaire.

Tels sont, résumés, les faits qui se sont imposés à mon attention.

Je les ai donnés tels que je les avais notés, au fur et à mesure des séances.

Prof[r] SANTOLIQUIDO.

Les Morts nous frôlent

Le cinéma est un merveilleux organe de propagande et d'éducation.

Aussi tous les spirites doivent-ils applaudir à l'heureuse initiative de la direction des films Erka, qui vient de présenter à la critique et va bientôt offrir au public français l'adaptation d'une pièce cinématographique d'origine américaine, intitulée « *Les morts nous frôlent !...* »

Il faut dire, tout d'abord, que ce film est remarquable au point de vue technique en ce qu'il réalise de véritables tours de force, pour la présentation parfaite d'un fantôme incomplètement matérialisé.

De plus, l'affabulation s'appuie sur une morale élevée, qui fait de ce film un véritable spectacle d'éducation.

Au point de vue spirite, le scénario, bien qu'évidemment « romantique », peut être soutenu, ainsi, d'ailleurs, que l'a montré M. Jules Gaillard, conférencier de l'*Union Spirite*, chargé de présenter le film au public parisien de la critique, en la séance organisée, à cet effet, dans ses salons, par notre grand confrère *Le Petit Journal*.

L'intrigue, très simple et très humaine, est bien conduite jusque vers sa finalité éducatrice et morale :

Dick et Jim sont camarades d'enfance, liés à la fois par une amitié déjà ancienne et par une communauté d'idéal, ou plutôt d'absence d'idéal philosophique. Leur conception de la vie se résume ainsi : « Il n'y a pas de distinction entre le corps et l'âme. L'homme en mourant meurt tout entier. Pas de Dieu, pas de loi morale, pas d'existence future ».

Dick a mis en pratique les conclusions de cette conception philosophique en prenant la femme de son ami Jim. Celui-ci, prévenu par l'épouse de Dick, le rencontre et le tue.

On assiste au dédoublement de Dick dès après sa mort : le périsprit se dégage et va désormais continuer à paraître dans le film sous cet aspect fantomal, retenu sur la terre, loin des sphères supérieures de la vie spirituelle par les chaînes matérielles qu'il s'était lui-même forgées.

Au cours du scénario, le fantôme de Dick va évoluer et reconnaître son erreur. Tantôt impressionnés par sa présence invisible, tantôt émus par sa matérialisation sensible, les divers personnages du drame contribuent à cette évolution en s'épurant eux-mêmes, depuis Jim, meurtrier de son ami, jusqu'à sa femme Daisy, qui lui rend son amour en passant par la veuve de Dick pardonnant au disparu.

Les Faits psychiques

L'Affaire Landru a mis au jour un fait important que la *Revue Spirite* doit souligner et enregistrer à titre documentaire, sans prétendre en tirer une conclusion prématurée et jusqu'ici non justifiée.

Un des témoins, sœur d'une des disparues, a déclaré :

— J'ai fait un rêve, ma sœur m'est apparue. Elle était pâle. Elle avait une coupure là...

Et le témoin montrait sa gorge.

— « C'est lui, me dit-elle, lui, Landru, qui m'a fait ça ! — Il t'a assassinée, le misérable? — Oui, me répondit-elle. — Que tu as dû souffrir? — Non, reprit-elle, j'étais endormie. »

Peut-être un jour la lumière complète sera-t-elle faite — nous ignorons encore comment — sur le mystère de Vernouillet et de Gambais. Peut-être connaîtra-t-on alors quel sort fut celui des disparues et nous consignons ici le témoignage qu'on a lu, pour le confronter avec la réalité, le cas échéant.

Le témoin a douté que ce soit bien en rêve que l'atroce vision lui eût apparue. Les faits consignés par les spirites sont si fréquents, qui montrent la communication de morts ou de mourants à vivants, pendant la veille de ceux-ci, que le doute de Mme Friedman pourrait bien être une réalité.

***

D'après le *Daily Chronicle*, le *Journal* cite le curieux fait suivant de communication télépathique, dont l'auteur ne serait autre que le fameux général anglais Kitchener.

« Lady Angela Forbes raconte, dans un ouvrage de mémoires qu'elle vient de publier, qu'un peu avant le départ de Kitchener pour la Russie, un de ses amis, le comte Hamon, vint lui rendre visite au War Office. Kitchener lui dit que s'il arrivait quelque chose il lui enverrait un signe. A quelques jours de là, au moment même où le *Hampshire* coulait, le comte Hamon se trouvait dans la chambre de musique de sa maison, à la campagne. A une des extrémités de la pièce se trouvait, solidement fixé au mur, un grand écusson. Sans aucune cause apparente, il se détacha soudain et tomba sur le parquet avec fracas. Le comte Hamon devina immédiatement que quelque chose était arrivé à lord Kitchener et que c'était là le signal promis. »

Revues et Journaux

Dans ***la Revue Mondiale,*** son sympathique Directeur publie sous le titre : « *L'Occultisme devant la Science* », la belle préface qu'il a écrit pour l'ouvrage de M. Bourniquel : « *Les Témoins posthumes* ». M. Finot constate la poussée irrésistible vers l'identification de l'Au-delà et de la survivance humaine.

D'éminents savants, des légions de penseurs, des lettrés forment un cortège imposant. Un certain nombre de romanciers et de poètes écrivent sous la domination des tendances spirites.

Les préoccupations de l'Au-delà de l'*Hellade* rappellent, sous maints rapports, celles de nos jours. De remarquables écrivains réussirent, à cette époque, à impressionner et ensuite à transformer l'âme et les aspirations du peuple grec. M. Finot engage les critiques littéraires, parmi les plus autorisés, à examiner les ouvrages déjà parus, imprégnés par les recherches psychiques, qui influencent de plus en plus notre ambiance scientifique intellectuelle et morale.

Le Mercure de France du 15 novembre, parlant de l'enquête de l'*Opinion*, constate qu'elle n'a pas échappé « au double écueil signalé par Descartes : la *précipitation* et la *prévention* ». Son chroniqueur psychique, M. Paul Olivier, approuve un rapport de la *Revue Spirite* disant : « Le public a, en général, la conception la plus fausse des travaux qui composent l'étude des sciences psychiques. Ou bien il les critique maladroitement, ou bien il se moque, ou bien il se crée, dans son ignorance, une idée extravagante des possibilités des recherches poursuivies ».

— Ces réflexions nous semblent justes, dit-il. La hâte est contraire à l'esprit scientifique, et la science, même psychique, ne peut aller que lentement et à coup sûr. Laissons donc à nos savants le temps d'organiser les positions conquises et de ne s'aventurer qu'à bon escient. L'homme a la rage de conclure. Est-ce que la nature, elle, conclut jamais? Si donc une enquête sur les recherches psychiques, à l'heure actuelle, est de toute première actualité, et d'excellent journalisme, elle est d'un déplorable rendement au point de vue scientifique ».

***

L'Information, du 3 novembre, consacre sa chronique scientifique à la question si importante des matérialisations et de la substance ectoplasmique. Notre grand confrère signale, à ce sujet, les articles parus dans la *Revue Métapsychique*.

Plusieurs journaux, notamment le ***Soir***, d'Oran et ***le Courrier des États-Unis***, de New-York, ont publié la note suivante qui témoigne de la marche en avant des idées touchant directement ou indirectement au spiritisme :

« L'Académie des Sciences a accepté, de Mlle Juliette de Reinach, et elle va décerner, dans quelques jours, un prix de 3.000 francs qui est très spécial.

« Ce prix est, en effet, destiné à récompenser « le meilleur travail traitant de l'hypnotisme, de la suggestion et, en général, des actions psychologiques qui pourraient être exercées à distance sur l'organisme animal. »

« Évidemment, il ne s'agit pas encore de tables tournantes, pas davantage de spiritisme. L'Académie reste sur le terrain de la physiologie. »

***

On constate chaque jour la place plus importante que prend la littérature spirite dans la grande presse, tant de Paris que de province, mais la question est souvent traitée par des journalistes mal documentés sur les réalités du Spiritisme et sa valeur exacte.

Qu'importe, il est satisfaisant pour nous de constater que le spiritisme est considéré comme un sujet de discussion ou d'information valable devant l'opinion publique.

D'ailleurs, certains chroniqueurs sont très bien documentés sur le Spiritisme dont ils parlent régulièrement dans leurs articles.

C'est le cas, notamment, de M. Louis Lormel, qui continue, dans ***l'Ère Nouvelle***, les intéressantes chroniques dont nous avons déjà parlé.

C'est encore le cas pour la série d'articles publiée par ***la Dépêche de Vichy et du Centre***, sous le titre « L'Au-delà et les Forces Mystérieuses », avec la collaboration de notre ami, M. G. Chattey, qui a publié, entre autres, le 5 novembre dernier, des lignes excellentes sur le Spiritisme.

Dans ***Floréal*** du 24 septembre, Mlle Renée Dunan a commencé une chronique qui promet également d'être intéressante. Sous le titre « La Science et l'Occultisme », Mlle Dunan tente un « Essai sur les formes du Mystère et les rapports de l'âme humaine avec l'Au-delà ».

L'Agent de liaison publie, dans son numéro d'octobre, une lettre fort bien rédigée, de Mme L. Desciaux, prenant la défense du Spiritisme contre l'opinion exprimée par un collaborateur de ce journal.

Le Petit Niçois du 21 octobre et *l'Homme libre* du 5 novembre reproduisent intégralement l'article de notre éminent collaborateur M. Camille Flammarion, paru dans *la Revue spirite* à propos des faits signalés par le savant positiviste italien Dr Vicense Caltagirone. *La France* du 5 novembre parle également de cet article.

Le Petit Journal, dans son numéro du 25 novembre, consacre une colonne — sous le titre « La survie des esprits et le Cinéma » — à la représentation du sensationnel film « Les Morts nous frôlent », dont nous parlons d'autre part.

Comœdia a également rendu compte de cette manifestation artistique.

Vers l'Unité, revue internationale de libre recherche spiritualiste, publiée à Genève, avec la collaboration de spiritualistes de diverses écoles. Nous lisons dans le premier numéro (septembre), un article de notre éminent collaborateur M. Camille Flammarion, sur « Le Vertige de l'Infini ».

Dans *l'Étoile,* M. Regnault poursuit ses études éclectiques.

Enfin, *la Revue Scientifique et Morale du Spiritisme,* sous la direction de M. Gabriel Delanne, publie, dans son numéro de novembre, plusieurs articles intéressants. Nous retiendrons celui de M. Delanne, dans lequel le vénéré président de l'Union Spirite Française répond « Un dernier mot » à M. Heuzé à propos de son enquête dans l'*Opinion*. On trouvera dans cet article des documents trop peu connus, qui justifient cette affirmation : « Toutes les négations du monde n'empêcheront pas les faits spirites d'avoir pris place dans la science ».

Chronique Étrangère

Fort à propos, notre confrère *Constancia* (Buenos-Aires) rappelle une histoire un peu oubliée : « Il y a déjà cinquante ans, dit M. Cosme Marino, qu'Allan Kardec montra le ridicule de ces contradicteurs du spiritisme, qui, sans bagage autre que leurs opinions personnelles, écrivent des articles de plus ou moins bonne foi. Un jour, se présente au Maître un homme de lettres qui se proposait une enquête pour démontrer, *ex professo*, l'« erreur du Spiritisme ». Il dit que son travail est prêt, mais qu'il ne le publiera pas si son hôte lui prouve la vérité spirite.

« Allan Kardec répliqua qu'il serait désolé de priver cet auteur du succès d'un ouvrage si patiemment élaboré : « Je n'ai, dit-il, aucun intérêt à empêcher sa publication. Bien mieux, je la désire, car cela nous fera de la propagande. Les attaques attirent l'attention. On aide souvent ceux à qui l'on veut porter préjudice. Le spiritisme est si intéressant qu'il suffit de l'entendre dénigrer pour chercher à le connaître de plus près. L'histoire nous montre bien des idées maîtresses contestées à leur appa-

rition. La critique n'a pas empêché leur épanouissement. Quand une chose est mauvaise, tous les éloges ne peuvent la rendre bonne. Si le spiritisme est une erreur, il périra ; s'il est vérité, les pires diatribes n'en feront pas un mensonge. Votre enquête sera une appréciation personnelle ; l'opinion publique jugera. S'il est prouvé que vous vous êtes trompé, ce travail sera ridicule et aussi vite oublié que les travaux qui niaient la circulation du sang, la vaccine et le magnétisme.

« L'enquête parut pourtant ; elle était signée de l'imprudent Camille Devans. Le pamphlet, plein de talent... et de parti-pris, est aussi oublié que son auteur, aujourd'hui. Allan Kardec l'avait prophétisé. Devans voulait discréditer une question qu'il ignorait : il n'impressionna que des ignorants. C'était justice. On sut depuis que l'auteur servait des intérêts particuliers et les voulait défendre à tout prix. Au reste, l'enquête était puérile de la part d'un homme qui n'eut rien à répondre lorsque Allan Kardec lui dit : « Croyez-vous que si je vous parle spiritisme, vous serez convaincu? Comment pourrez-vous comprendre les faits d'expérience si vous n'êtes pas instruit des principes qui leur servent de base? Laissez-moi vous dire, Monsieur, que vous ressemblez à celui qui, ne sachant rien des mathématiques et de l'astronomie, irait confier, à un membre de l'Observatoire, son intention d'écrire un livre sur les étoiles, où il prouverait la fausseté des systèmes astronomiques, pour peu qu'on le laissât regarder deux ou trois fois dans le télescope. »

« La réponse logique d'Allan Kardec, conclut M. C. Marino, s'applique à la majorité des critiques du spiritisme. Ils forment leur jugement sur « on-dit » et concluent avec aplomb. Ainsi blessent-ils la science, sous prétexte de combattre la superstition. De vrais savants ont agi autrement : ils ont d'abord étudié tout le spiritisme pour démontrer scientifiquement qu'il était absurde, puis ils sont devenus spirites à la lueur même du profond raisonnement : c'est le cas de Crookes, de Wallace, de Lombroso, de Myers, de Lodge, de Mapes. C'est la bonne méthode, c'est la seule. Les autres ne sont que de minces fumées grises qui passent et s'en vont, dans le ciel bleu de la vérité ».

Par ailleurs, dans le *Mondo Occulto*, le Dr Dongo, faisant allusion à une enquête beaucoup plus récente, constate avec plaisir que les paroles du Maître Camille Flammarion avaient été mal interprétées. Et s'appuyant sur diverses expériences probantes relatées par l'illustre astronome, l'auteur italien remet, en ces termes, la question au point : « De ces témoignages, par lui-même contrôlés, Flammarion en a cité plusieurs au journaliste et c'est pourquoi il se croit autorisé à conclure que la survivance de l'âme est scientifiquement démontrée. »

Sir Conan Doyle, de son côté, écrivant à un de ses amis d'Australie, lui dit : « J'ai donné, à Paris, une conférence devant un auditoire *select*. Quand je vois avec quel respect les premiers cerveaux de l'Europe, Camille Flammarion et Ch. Richet ont considéré mes épreuves de photographies psychiques, je trouve au moins étrange la légèreté de la presse, en Australie... et ailleurs. Mais souvenons-nous du proverbe chinois : « Laissons -leur le temps d'apprendre mieux à parler de ce qu'ils ne savent pas ! »

A citer encore *Luce e Ombra*, où il est déclaré si opportunément (p. 263) : « Il serait juste et de bon devoir de reconnaître que la voie suivie jusqu'à ce jour n'est pas celle qui conduit à la vérité. Il serait convenable de suivre une voie opposée à celle que battent les académiques et les cliniciens plus ou moins positivistes. Qu'importe si,

pour changer de route, il faut vaincre les préjugés de beaucoup, troubler le traditionnalisme des fausses théories, abattre un peu de la gloire de tant de maîtres notoires ! Qu'importe si, dans notre courageuse marche en avant, nous subissons la méfiance des sceptiques et des pusillanimes ! Le but est admirable : il vaut la peine d'affronter les injures et les risques (1). »

Light semble, en passant, par une heureuse citation, dégager toute la philosophie de l'incident : « Lorsqu'un nouvel aspect d'une grande vérité paraît dans le monde, il doit solliciter toutes les formes de la pensée. Il a besoin de rudes pionniers, de démagogues vociférants, de paisibles doctrinaires, de robustes partisans, d'observateurs critiques, d'ennemis et d'obstructionnistes. » Et c'est, ma foi, bien vrai, car la bataille des opinions fait plus vite jaillir la lumière. Dans son numéro suivant, *Light* ajoute excellemment : « Pendant notre longue expérience de la vie, tant en dehors ou dans les rangs des Spiritualistes et de ceux qui s'occupent de recherches psychiques, nous nous sommes souvent demandé si le total des sottises publiées, sur ces sujets, par d'incrédules critiques, ne dépassait pas de beaucoup le total des non-sens à mettre à la charge des plus crédules croyants. » On parle des « périls du Spiritisme », dit notre confrère anglais, mais il y a aussi les « périls du Rationalisme ».

Et disons encore la substance du discours, si parfaitement actuel, prononcé par M. Manuel Caro, à la première séance du Congrès spirite argentin : « Toutes les tendances du progrès social, religieux ou scientifique, tout ce qui tend à transformer les coutumes régnantes, rencontre une résistance, plus ou moins consciente et organisée, dans l'opinion publique. L'esprit conservateur, avec sa couardise morale et son égoïsme, est le pire ennemi de l'humanité. Sa routine s'oppose aux lois de la nature, jusqu'à ce que les vieux dogmes soient démentis par la force des faits. C'est cette routine qui s'oppose à l'extension du domaine de la science ; c'est elle qui maintient, enfermés dans leur tour d'ivoire, les académiques solennels et fossiles. L'esprit routinier devait s'offenser de la lumière spirite. Le spiritisme a lutté, lutte et luttera contre la masse ignorante. La prévention contre lui s'étend jusque chez les hommes de science, sauf chez ceux qui, ayant étudié, ont compris. Le matérialisme et l'égoïsme ne cèderont la place qu'à la dernière extrémité à un idéal qui révèle l'esprit dans sa plus haute acception et fait prévaloir, sur la gloire et les titres, les sentiments et les vertus les plus nobles de l'être humain. »

Enfin, pour finir, comment ne citerions-nous pas le piquant commentaire du journal *Ekklesia Magazine*, concernant l'erreur des savants trop rigoureusement limités au champ des connaissances acquises : « Si les poissons, dans la mer, avaient des observatoires, des laboratoires et savaient les mathématiques, leurs recherches n'auraient pour résultat que de bien connaître l'ombre des vaisseaux passant au-dessus d'eux, les jeux de la lumière dans l'eau, et les particularités du monde sous-marin. Dans leur plan limité, ils ressembleraient assez à nos astronomes, philosophes, physiciens et chimistes. Par delà les phénomènes qu'ils enregistreraient, il y en a d'autres qu'ils ne découvriraient jamais avec leurs étroites méthodes. »

(1) Le même organe (30 septembre), sous le titre : *Une rectification de Flammarion*, publie la lettre adressée par Camille Flammarion au *Matin*, qu'il fait suivre d'un extrait de l'article réponse du docteur Ox, en accusant ce rédacteur de diminuer par des lieux communs la valeur des déclarations du Maître. Cette énergique réplique est signée par la « Direction » de *Luce e Ombra*.

***

Un Centre National spirite vient d'être fondé à Cuba. Il fonctionne depuis le 9 octobre dernier. Son siège est à la Havane. Il groupe tous les spirites cubains appartenant aux Sociétés légalement constituées, maintient entre eux de constantes relations de solidarité « en attendant le jour lointain de la fraternité universelle et la réalisation des doctrines proclamées aux Congrès de Barcelone, Madrid, Paris, Mexico, et — en 1920 — Cuba. » Il comporte un Institut Métapsychique, trois groupes d'enseignement, *cultural*, *éducateur* et *pacifiste*, enfin une Société de *Fraternité de l'enfance*. Il créera des périodiques, lancera des brochures, des sanatoria sont prévus. Il y aura, chaque soir, à l'Institut, des séances expérimentales ou des conférences, par les soins des groupes affiliés. Tous les membres se réuniront, au Centre, pour une grande fête annuelle, le 31 mars. C'est là une magnifique réalisation pratique des vœux articulés au Congrès cubain de l'an dernier.

***

Nous reproduisons, sous les plus expresses réserves, le récit d'un fait merveilleux présenté par un journal de Los Angeles, annonçant que, sous le plus rigoureux contrôle, des cinématographistes spirites ont pu réaliser un film auquel participèrent directement des esprits matérialisés. La nouvelle mériterait d'être certifiée par nos amis américains, encore qu'elle ait été lancée par l'Association des Spirites californiens et contresignée déjà de plusieurs hautes personnalités scientifiques et religieuses. Il ne figure pas moins de 60 esprits dans ce film, dit-on (déclaration du Rév. Inez Wagner, pasteur de l'Église des Fidèles spiritualistes). Le film aurait déjà été projeté dans cette église et de nombreux assistants auraient reconnu, sur l'écran, des amis ou des parents décédés. Un exemplaire de cette pellicule fameuse aurait été envoyé à Sir Oliver Lodge.

***

Buchstone était, jadis, un des fameux acteurs du Haymarket Theatre, à Londres. Naguère, M. Fitzroy Gardner, qui insère ce récit dans un livre récemment publié, était, au théâtre, dans une loge d'artiste, seul et attendant, lorsqu'il entendit quelqu'un qui montait l'escalier. Sorti dans le couloir, il ne vit personne. Toutes les autres loges étaient fermées. Pas un être vivant, à l'étage. Très étonné, le visiteur va s'enquérir près du pompier du théâtre qui le rassure par ces mots : « Oh ! je sais ce que c'est. C'est l'esprit de Buchstone. Il revient quelquefois. Il y a des années qu'il nous fait ce tour là ». Retourné dans la loge, M. Gardner prête encore l'oreille et il entend à nouveau les pas. Il court à l'escalier. Personne ! C'était l'acteur qui, ayant la nostalgie de son théâtre, y revenait en promenade.

***

Le réputé docteur Ellis Powell signale un cas remarquable *(Light)*. A Preston, il y a quelques semaines, devant lui, un M. Tyrer se transfigure et prend la personnalité d'un docteur Barcroft, décédé en 1837. Barcroft, aussitôt, avec les manières courtoises d'autrefois, salue les dames, puis donne, au docteur E. Powell, une consultation.

Il décrit à merveille la maladie dont souffre le patient et fournit des détails multiples que, certes, M. Tyrer ne connaissait pas. Il prescrit des remèdes qui ont porté le meilleur effet. Et il conclut en parlant des théories d'Einstein. S'il ne les connaît que superficiellement, n'étant pas versé dans les mathématiques, il peut, tout au moins, dire qu'Einstein n'a pas donné une représentation rigoureusement parfaite des vérités nouvelles qu'il devait révéler, après avoir été choisi, par des autorités scientifiques désincarnées, pour être leur porte-parole parmi les vivants. « L'instrument humain n'est pas encore assez affiné, conclut-il, pour présenter ces vérités avec toute l'intelligence qu'on en a dans l'astral. »

Autre cas, mentionné par le Rév. G. Vale Owen, dans le *Weekly Dispatch*. Mme Weblock, de Malvern, impotente, souffrant beaucoup demande au Révérend des prières pour que sa peine soit soulagée. Un samedi soir, dans sa sacristie, Vale Oven se prend à penser à la malade avec le vif désir de lui être utile. Un sommeil lourd survient et dure un quart d'heure. La semaine suivante arrive à la cure une lettre de Mme Weblock. Elle annonce au Rév. Vale Oven que, le samedi précédent, elle l'a *vu*, vers la nuit, entrer dans la salle à manger où elle reposait sur une chaise-longue. Il lui a souri et s'est éloigné après quelques minutes. Il y avait eu là, certainement, un *voyage* de l'esprit, pendant les quinze minutes d'assoupissement.

***

La presse madrilène vient de s'occuper longuement du lieutenant-colonel du génie Cabanas, médium clairvoyant et guérisseur. Cet officier a rendu la parole à plusieurs soldats devenus muets de peur en participant aux sauvages combats contre les Maures. Il a endormi la fille de l'ex-ministre de la Guerre (général Luque), et, sous l'action hypnotique, elle a pu voir son fils, lieutenant *dont elle ignorait le sort*, prisonnier à Segangan, chez un Maure nommé Rubio, et prêt à revenir sain et sauf à Melilla : ce qui eut lieu en effet. Ainsi a-t-on pu savoir, d'avance, la blessure du général Navarro, sa capture par l'ennemi, et les démarches qu'il allait faire pour le paiement de sa rançon et sa mise en liberté. On connut de même la place et la gravité des blessures du colonel Irazabal avant que personne n'en fut informé en Europe. Tout l'État-major espagnol a certifié l'exactitude de ces révélations.

***

Il y a exactement cent ans, conte le *Daily Express*, John Newton Davies, fermier à Montgomery, était pendu pour vol. Sous la potence, il se dit innocent et prophétisa, pour preuve de son dire, que l'herbe ne pousserait pas, pendant un siècle, sur sa tombe. Jusqu'à ce jour, en effet, dans le cimetière de la paroisse, sur la tombe, une large surface stérile, en forme de croix, s'est maintenue, et, depuis les temps, d'innombrables visiteurs sont venus contrôler le prodige qui dure depuis l'inhumation de Davies. Ceux qui ont essayé de mettre la prophétie en défaut, s'en sont toujours fort mal trouvés. Il y a quinze ans, un voyageur de commerce défia le mort, en plantant de l'herbe sur la tombe. Deux semaines plus tard, il mourait subitement. Un autre planta un rosier, mais bientôt il fut frappé de paralysie et ne s'est jamais rétabli.

***

M. J.-H. Harvey, ingénieur au Transwaal, écrit dans *The International Psychic Gazette* : « J'inspectais une machine détraquée, fort loin dans mon district, et j'avais rédigé déjà un rapport de quatre pages en désignant toutes les pièces à réparer, lorsque, seul dans l'atelier, je sentis un choc à l'épaule. Alors, je pris un cahier, et mon Guide me dicta ce message : « Tu as oublié de noter deux boulons cassés sous les deux grands volants. Je ne suis pas un technicien ; je ne puis te dire leur nom exact ». Je vérifiais aussitôt et constatai que l'esprit avait mieux vu que moi. Je le remerciai bien vivement, car il venait de m'épargner un retour à cette usine pour une nouvelle constatation.

***

Mais quelle explication donner à cet étrange phénomène. M. Claude Trevor, de Florence, brise, d'un faux geste, sa chaîne de montre en 1915. Le lendemain, il conte le petit malheur à un vieil ami et en reçoit le conseil d'attendre son prochain retour en Angleterre pour faire réparer l'objet. La chaîne rompue est donc mise dans une boîte, et l'on n'y pense plus. En 1917, l'ami décède. En 1918, M. Trevor, se souvient de la chaîne, ouvre la boîte et, à son grand étonnement, trouve les chaînons brisés parfaitement refermés et la chaîne *entière*. La réparation est irréprochable ! Impossible d'admettre que l'ami l'ait faite de son vivant. La boîte n'a plus été rouverte. Faut-il penser que le travail a été effectué par l'Esprit du défunt? Mystère, déclare M. Trévor, dans sa lettre au *Light*.

***

La République du Guatemala vient de s'honorer grandement en introduisant officiellement l'étude du Spiritisme dans ses Universités et lycées. « Le Spiritisme peut concourir efficacement au progrès moral collectif » est-il dit dans la belle loi qui décide cet enseignement. Par ce noble geste, le Guatemala s'est placé à l'avant-garde des nations.

M. CASSIOPÉE.

Conférences

Notre excellent confrère Henri Regnault poursuit la série de ses conférences spirites. L'actif directeur de l'*Etoile* a présenté, dans une très intéressante conférence, et devant un public considérable, réuni dans la grande salle de la Société de Géographie, la réfutation des objections publiées à propos de l'*Enquête* « Les Morts vivent-ils? » et a conclu favorablement à la thèse spirite. Selon la coutume des conférences de l'*Etoile*, une partie de concert a suivi le débat public de la question à l'ordre du jour.

***

De son côté, M. Jules Gaillard, avocat et ancien député, conférencier de l'Union Spirite française, a donné, le vendredi 18 novembre, dans la vaste salle Wagram, devant plus de 2.000 personnes, la conférence que nous avions annoncée.

Il a exposé les arguments de faits qui militent en faveur de la survivance de l'âme

et de la possibilité pour les morts de se communiquer aux vivants, arguments qui ont déjà entraîné la conviction de plusieurs hommes de science, désormais spirites convaincus.

L'auditoire a plusieurs fois ovationné l'orateur.

La conférence de M. Gaillard a été coupée par une série complète de projections exposant les documents photographiques du spiritisme, depuis la lévitation des tables jusques aux matérialisations (documents de Mme Bisson et du Dr Geley, du Pr Crawford, etc.). L'explication des projections a été présentée par M. Gastin.

***

Profitant de son séjour à Paris, M. Jules Gaillard a été, d'autre part, invité à fournir des documents techniques à la matinée du 22 novembre, organisée par notre grand confrère *Le Petit Journal* pour la première projection — privée — du célèbre film *Les Morts nous frôlent*, édité par la maison Erka.

Nous donnons, d'autre part, le compte rendu de cette sensationnelle « générale ».

Bibliographie

La Villa du Silence, par Paul BODIER (1).

Préface de Gabriel Delanne

Paris, Librairie Spirite, LEYMARIE, éditeur, 42, rue Saint-Jacques.

La littérature spirite s'augmente chaque jour de quelque œuvre nouvelle. Voici un volume de petite dimension et de grand intérêt, qui nous introduit, par une fiction ingénieusement conduite, dans le monde fantastique de l'occultisme. L'auteur est un fervent de la doctrine des vies successives.

Il y a trente, quarante ans, les ouvrages consacrés au Spiritisme, étaient très rares. On les avait sur un rayon de sa bibliothèque, humblement confinés dans un coin, tenant bien peu de place, relégués parmi les curiosités bizarres pour lesquelles on n'aurait pas osé professer ouvertement de la sympathie, par crainte du ridicule. Ils commencent maintenant à constituer un groupe imposant, où figurent des noms considérables. C'est une sorte d'organisme dont les diverses parties concourent à un but désormais nettement entrevu et de grand avenir.

Nous y distinguons des livres pleins de science, consacrés à l'exposition de phénomènes physiques, dont l'authenticité est sévèrement établie, fondement massif et solide sur lequel repose l'édifice.

D'autres nous présentent des phénomènes intellectuels, des communications médiumniques de haute importance, mais dont il est difficile, pour le moment du moins, de fixer la vérité. Cependant on peut, dès maintenant, pour un certain nombre de détails, tirer de nombreuses analogies la conclusion qu'ils émanent d'une même source transcendante.

Ceux-ci comme ceux-là sont les matériaux qui doivent servir à la construction d'un monument dont on entrevoit déjà les magnifiques proportions.

(1) Un volume : 6 fr. ; franco France : 6 fr. 75 ; Étranger : 7 fr.

Il y a ensuite les ouvrages qui, dans un esprit fortement critique, agitent la question de l'explication des phénomènes et en trouvent la cause, soit dans le subconscient, soit dans l'intervention de personnalités invisibles.

Puis viennent les ouvrages de vulgarisation extrêmement précieux pour ceux qui n'ont pas les moyens de se livrer à des études approfondies. Les résultats y sont classés avec méthode, de manière à laisser une idée d'ensemble.

A signaler aussi les psychologues, les moralistes, les philosophes qui des faits tirent des enseignements moraux et religieux. C'est ainsi qu'on voit poindre un nouveau spiritualisme, capable de révolutionner le monde intellectuel, pour le plus grand bien des âmes que le matérialisme a profondément dégues et, en un sens, perverties.

Dans l'édification d'une maison participent divers collaborateurs inégalement doués, mais tous indispensables. Il y a l'architecte qui dresse le plan, les ouvriers qui apportent des matériaux, ceux qui les utilisent pour élever les murs, ceux qui travaillent à l'aménagement intérieur et composent une habitation confortable et saine. N'oublions pas les enjolivements qui, sans être de première nécessité, sont destinés à satisfaire le goût et dont la charge revient aux artistes. Le spiritisme aura certainement ses chantres inspirés, ses poètes, ses créateurs de beauté habiles à célébrer ses magnificences. On voit même s'avancer le groupe des romanciers, qui apporte dans le grave concert sa note attrayante.

M. Paul Bodier figure parmi ces derniers. Il a dessiné un tableau, riche en couleur, d'un caractère dramatique et saisissant. Appliqué à un mur, bien en vue, il retiendra l'attention par des détails d'exécution où se révèle un vrai talent.

A. B.

Ceux qui nous quittent

Vous trouverez à l'Union Spirite Française, 28, avenue des Sycomores, à Paris, sous ce titre, à un prix modique, un volume plein d'idées fortement exprimées, auquel on revient souvent comme à toutes les œuvres substantielles qu'il est impossible d'épuiser en une seule lecture. L'auteur, Mme de Watteville, a condensé en 308 pages la matière de quatre gros volumes de communications médianimiques, et, généreusement, a fait don de dix mille exemplaires, pour la propagande, à l'Union Spirite Française. Tous les amis du Spiritisme scientifique et positif lui en seront reconnaissants.

C'est une œuvre de premier ordre, écrite mécaniquement par des médiums non entrancés. Des questions étaient posées et la réponse arrivait instantanément, claire, en style parfois imagé et incisif, toujours étonnante. Nous sommes introduits dans le mystère de l'Au-delà, grâce à une foule d'aperçus subtils, ingénieux, profonds. Mais, direz-vous, comment peut-on savoir que ces messages concordent avec la réalité? L'objection est très juste : aussi ne peut-on voir en eux que des documents extrêmement précieux dont l'importance se vérifiera plus tard. Lorsqu'on disposera de communications obtenues dans tous les pays, sans qu'il y ait eu entre les médiums le moindre contact, il sera permis, en les comparant, de déduire des ressemblances la communauté d'origine. Pour le moment, les œuvres de ce genre sont une mine de laquelle des penseurs de génie extrairont, dans l'avenir, de véritables trésors.

Beaucoup de livres actuellement parvenus à un grand nombre d'éditions ne seront plus réimprimés, tandis que ces messages de l'Au-delà, confinés dans l'ombre par l'indifférence de notre génération, émergeront au grand jour de la publicité. On constate déjà des symptômes d'un mouvement des esprits vers ces études passionnantes. Les livres de Mme de Watteville prendront rang parmi les plus estimés. Nous connaissons des intellectuels qui en font leur lecture favorite.

Nous nous bornerons, pour en donner une idée, à résumer les pages 74 à 130, groupées sous ces titres : « Mort et trouble. Chez eux. Où ils sont. Type initial. Intelligence. Occupations. Vie effective. Rapports avec nous. »

Un matérialiste vous affirmera qu'en mourant vous êtes complètement anéanti. D'après ces communications, on continue de vivre. Quelle est la nature de cette sphère dans laquelle vous êtes destiné à pénétrer au moment de la désincarnation? Impossible de vous la représenter, même approximativement, parce qu'il vous manque, pour comprendre ce qu'on vous en dirait, les facultés nécessaires. Vous aurez le spectacle de l'immensité avec ses splendeurs divines. Ni l'espace ni le temps ne vous arrêteront. Le souvenir des choses terrestres vous rendra très douce l'impression de cette liberté sans entraves. Vous reconnaîtrez les amis qui vous ont devancés, parce que la forme périspritale sous laquelle vous les verrez conserve le type nous servant dans toutes nos réincarnations. Ce type est plus affiné, plus beau qu'il n'était dans son union avec le corps matériel. En vous désincarnant, vous le reprendrez, mais tel qu'il est à l'âge où l'on a la plénitude de ses facultés. Vêtu de fluides, vous conserverez votre apparence physique, sans la matérialité charnelle et un peu bestiale. Votre laideur ici-bas est une déformation de ce type. Vous aurez une figure agréable et harmonieuse. Vous posséderez le pouvoir de vous montrer à volonté comme une simple lueur ou comme une forme. Vous ne vous rendrez donc reconnaissable qu'à ceux qui vous seront sympathiques, passant incognito, si vous le désirez. Vous vous reconstituerez sous la forme que vous évoquerez par le souvenir, parce que vous aurez à votre disposition ce que des savants appellent l'idéoplastie. Votre intelligence sera plus rapide, sans l'intermédiaire des sens humains qui sont une entrave. Vous vous souviendrez des grandes lignes des vies antérieures ; mais, comme la nouveauté de l'avenir attire toujours, le passé sera pour ainsi dire un livre que vous feuilletterez peu souvent et sans intérêt. Vous regretterez de n'avoir pas toujours accompli votre devoir. Cependant, en ayant la vision des existences successives, vous vous rendrez compte du chemin parcouru et de celui plus considérable que vous aurez à parcourir. La vue des Esprits beaucoup plus évolués vous donnera du courage, vous préparera pour la lutte que vous subirez dans l'incarnation qui vous sera dévolue. Vous serez plus heureux que maintenant, parce que vos souffrances viennent de l'enchaînement à votre corps. Votre état sera proportionné à la somme de vertus ou de vices que vous aurez emportés avec vous, sans être toutefois définitif. Il n'y aura pas des jours et des nuits dans cette nouvelle condition. Ce sera une perpétuelle journée merveilleusement belle. Vous vous créerez une famille d'âmes-sœurs, non asservie aux liens de la parenté terrestre qui n'est qu'un simple accident, un instrument de vie. Vous éprouverez de la satisfaction à communiquer avec les incarnés pour leur prouver la réalité de l'Au-delà et remplir, en les consolant, une mission de bonté. En retour, vous serez sensible à leurs prières qui

établissent une union entre la sphère terrestre et la sphère astrale. Quand vous aurez considérablement évolué, vous perdrez le contact avec la terre, vous ne pourrez plus vous manifester directement. Vous serez d'autant plus près de ce monde que vous serez moins dématérialisé. En vous élevant, vous entrerez dans la catégorie des Esprits-guides. Vous surveillerez de loin vos protégés. Vos sens seront si perfectionnés qu'il ne vous sera pas nécessaire, pour entendre et voir, d'être très rapproché d'eux. Peut-être préférerez-vous vous livrer à des études. Vous serez quelquefois spectateur impuissant de malheurs arrivés à des terriens auxquels vous vous intéresserez. Vous n'en souffrirez pas trop néanmoins, parce que, du point de vue où vous vous trouverez, cette épreuve vous paraîtra courte et d'ailleurs leur âme ne pourra qu'en bénéficier. Par respect pour le libre-arbitre, vous servirez de guide sans pousser absolument dans le bon chemin. Vous lirez dans la pensée de ceux qui entreront en communication avec vous. Ce que vous lirez sera une synthèse de la pensée, car, à moins que vous ne soyez aidé par un médium, le détail sera plus difficile à préciser. C'est le double des terriens que vous verrez surtout. Votre ouïe sera une intuition. Pour retrouver quelqu'un dans le fourmillement de l'Au-delà, ce qui n'est pas facile, il vous faudra procéder par attraction, rechercher les fluides semblables qui sont comme des courants propres à vous mettre sur la voie.

En voilà assez, je suppose, pour vous faire envisager sans effroi l'inévitable échéance. Si vous étiez bien pénétré de ces idées, il se produirait dans votre vie une transformation profonde. Pourquoi s'acharne-t-on contre les théories les mieux vérifiées et les plus consolantes? L'homme n'a pas de plus grand ennemi que lui-même. Bénis soient ceux qui, comme l'auteur de ce livre, nous apportent du réconfort !

A. B.

D. Roché. — **Mon ami François Canavy.** — L'actif et dévoué président de la « Société de Culture Morale et de Recherches Psychiques de Carcassonne » a publié, dans cette plaquette, l'esquisse vécue d'un ouvrage en préparation : *Vers l'Idéal*. Dans cet ouvrage, M. Roché se propose de montrer comment la crise morale des temps modernes peut se résoudre par la méthode critique, comment s'établissent les règles d'action et quels sont les meilleurs moyens de les suivre dans le monde inférieur où nous vivons. M. Roché, qui est un spiritualiste convaincu et un propagandiste du spiritisme, introduira naturellement dans cette étude les notions qui résultent de la connaissance de la survie et de la réincarnation.

L. Gastin. — **De l'Homme à Dieu.** — Sept conférences aux cours desquelles M. Gastin conduit le lecteur à la conception des problèmes métaphysiques les plus abstraits, en partant de la connaissance positive de l'être vivant. Un vol. 5 francs.

A NOS ABONNÉS

Nous prions nos lecteurs, dont l'abonnement expire fin Décembre, de vouloir bien adresser à M. Paul Leymarie, éditeur, 42, rue Saint-Jacques, à Paris, le montant pour 1922, chèque postal n° 267-30.